



APPEL

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

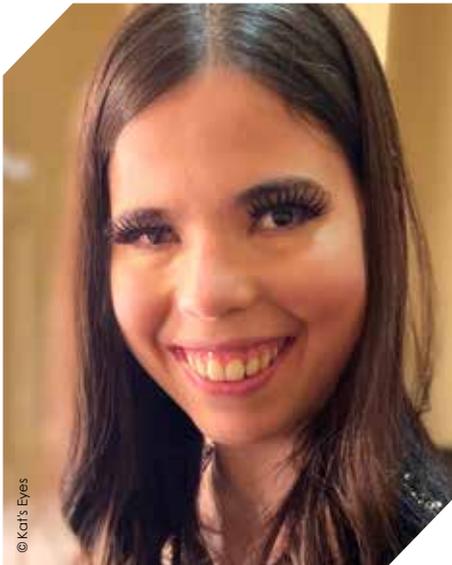
n° 434 février 2021



Sondage exclusif :
Trois Belges francophones sur quatre
ont soif de sens

© Adobe Stock

Sarina,
une jeune chanteuse
presque « ordinaire »



© Kat's Eyes



Cécile Van Snick,
directrice d'un
théâtre paralysé

© Jean-Paul MATHOZ

Jacqueline Kelen,
en permanente
quête spirituelle



© D.R.



Édito

QUESTIONS DE (BON) SENS

« *Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens.* » Par ces mots, depuis septembre 2016, le sous-titre qui barre le haut de notre couverture permet tout de suite de saisir la particularité de la ligne éditoriale de notre magazine. En marketing, on appelle cela une *base line*, c'est à dire « *une phrase qui peut être attachée à une marque, une offre de services ou une gamme de produits* ». Nous avons choisi cette formule-là parce que, quand nous avons voulu actualiser le projet du magazine, la quête de sens nous a paru la première raison d'être d'un mensuel comme le nôtre, de surcroît s'il se dit inspiré par le message des Évangiles.

Partant de ce qui n'était alors qu'une intuition, il nous restait à savoir si, réellement, ces fameuses questions de sens préoccupaient bien non seulement nos fidèles lecteurs, mais aussi toutes les femmes et tous les hommes qui composent notre société. Nous voulions aussi voir si, à l'heure actuelle, les grands courants religieux, et particulièrement le monde chrétien, étaient toujours les lieux où l'on cherchait réponse à ces éventuels questionnements.

Pour cela, une seule solution : passer par une enquête sociologique. Ce que, vulgairement, on appelle "un sondage". Un pari osé pour une petite publication comme la nôtre, car ce genre d'étude coûte cher. Elle nécessite en effet de constituer, par la méthode des quotas, un échantillon statistiquement représentatif de la population visée, et ensuite d'envoyer des enquêteurs interroger personnellement les individus sélectionnés. Un travail gigantesque quand on veut obtenir une représentation indiscutable des opinions et attitudes déclarées d'une population, ici les habitants de Belgique francophone.

Réaliser ce projet a donc pris du temps. Conçu en collaboration avec des chercheurs en sociologie et anthropologie des religions de l'UClouvain, le questionnaire de notre sondage a été élaboré début 2019, et l'enquête de terrain a été menée jusqu'à l'été. Ensuite, il a fallu traiter les résultats... et puis la crise de la covid est passée par là. Ce qui explique pourquoi ce n'est que maintenant que nous sommes en mesure d'en présenter les principaux résultats.

Pareil type d'enquête, portant davantage sur les attentes spirituelles des Belges francophones que sur des questions d'appartenance religieuse et de convictions, n'avait encore jamais été réalisé. Notre sondage apporte donc un regard neuf sur la place que les questions de sens occupent dans la vie de nos contemporains.

Pour les chercheurs en sociologie des religions, il permet aussi d'opérer des comparaisons significatives et parlantes avec des enquêtes menées précédemment, et de lire des tendances à long terme.

Pour nous, l'étude démontre surtout que les questions de sens sont bien présentes dans la vie des Wallons et des Bruxellois, et que les choix éditoriaux réalisés par *L'appel* sont donc, eux aussi, pleins de sens. Elle confirme également, comme *L'appel* l'avait déjà pressenti, le fort déclin de l'adhésion aux grands courants religieux institutionnels.

Ces évolutions pourraient encore se transformer suite à la "révolution du coronavirus" que nous vivons actuellement. Mais, suite à cette enquête et fort de l'intérêt de nos concitoyens pour ce qui touche au sens, *L'appel* entend bien poursuivre sa trajectoire, et même la renforcer. Bonne lecture.

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Questions de (bon) sens 2

Penser

Le principe espérance 4

Réagir

Entre deux stations 5

À la une

Trois Belges francophones sur quatre préoccupés par la question du sens de la vie 6

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 11

Signe

Jean-Paul Marthoz : « Je suis très inquiet pour l'avenir de l'Amérique » 12



« Le rôle des bénitiers a été déterminant. »



Travailler la terre pour la comprendre.

v Vécu

Vivre

Le Wwoofing reconnecte à la terre 14

Rencontrer

Jacqueline Kelen : « Pratiquer les vertus, ce n'est pas ringard » 16

Voir

Les petits plats du Perron 19

s Spirituel

Parole

Oser toucher, vite ! 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire ou ne pas croire

L'impasse du concordisme 24

Prière pour l'amour 25

Corps et âmes

Les livres qui délivrent 26



La bibliothérapie, autre manière de se soigner.

c Culturel

Découvrir

Les envoûtantes balades de Sarina 28

Médi@

La drôle de ville dont on est le bâtisseur 30

Planche

Théâtres : privés de leur raison d'être 32

Accroche

Lichtenstein, inventeur d'images 34

Pages

Explorer toutes les lisières 36

Livres 37

Notebook et Messagerie 38



Dans l'univers du pape du pop-art.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN (†),
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane
CHINSKY, Nicole MALINCONI et
Armand VEILLEUX.

« Les contributions de nos chroniqueurs n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - ☎ 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

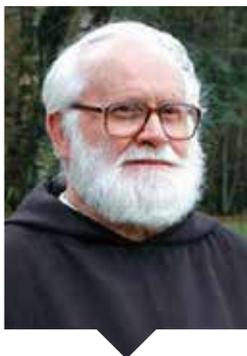
Quelques leçons de la pandémie

LE PRINCIPE

ESPÉRANCE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Un courant philosophique, allant d'Ernst Bloch jusqu'au pape François, en passant par Hans Jonas et Jürgen Moltmann, nous convie à l'espérance.

Dans son encyclique *Fratelli tutti*, le pape François, à la fin d'un premier chapitre où sont décrites « *les ombres d'un monde fermé* », invite à l'espérance, évoquant « *nombre de chemins d'espoir* » (nn. 54 et 55). Il ne s'agit pas explicitement de la vertu chrétienne d'espérance, mais « *d'une réalité qui est enracinée au plus profond de l'être humain, indépendamment des circonstances concrètes et des conditionnements historiques dans lesquels il vit* ». Ce faisant, François s'inscrit dans une lignée de penseurs qui ont enseigné aux générations récentes à travers sereinement les crises les plus diverses.

DEUX PRINCIPES COMPLÉMENTAIRES

Ernst Bloch, philosophe allemand d'origine juive réfugié en Suisse durant la Première Guerre mondiale, y avait écrit, durant les années de conflit, un ouvrage sur *L'Esprit de l'utopie* publié en 1923. Prenant ses distances avec la philosophie marxiste ambiante, il publia en deux volumes, entre 1953 et 1959, son œuvre capitale, *Le principe espérance* (*Das Prinzip Hoffnung*). Celle-ci allait avoir une grande influence sur plusieurs théologiens chrétiens, à commencer par Jürgen Moltmann, bien connu pour sa *Théologie de l'espérance*, qui maintint avec lui un dialogue durant de très nombreuses années.

Parallèlement, deux décennies plus tard, un autre philosophe allemand, Hans Jonas, dans un ouvrage qui eut un immense succès en Allemagne, proposait *Le principe responsabilité* (*Das Prinzip Verantwortung*).

tung). Pour la première fois, était affirmé, par une réflexion philosophique serrée, le concept de responsabilité des générations présentes vis-à-vis des générations futures. Ce principe est à la base de toutes les réflexions contemporaines sur le développement durable.

La pandémie que nous connaissons actuellement comporte plusieurs leçons pour l'humanité. Elle nous invite à abandonner un postulat fondamentalement erroné de la modernité. La terre n'est pas un fonds illimité de ressources naturelles que l'homme pourrait utiliser à volonté en vue d'une croissance illimitée. D'autre part, la pandémie actuelle, qui n'est qu'un aspect d'une crise écologique en cours, nous apprend que la survie de l'humanité exige un pacte social mondial permettant d'affronter globalement les problèmes globaux. Nous avons la responsabilité collective de protéger notre maison commune.

UNE ATTITUDE PROFONDÉMENT HUMAINE

À ceux qui lui reprochaient de recevoir d'Ernst Bloch un principe marxiste, Jürgen Moltmann répondait que Bloch n'avait fait que reformuler sous forme laïque un principe profondément chrétien. De même, François parle dans son encyclique de divers « *chemins d'espoir* », en mentionnant les « *personnes ordinaires qui... ont écrit les événements décisifs de notre histoire commune : médecins, infirmiers et infirmières, pharmaciens, employés de supermarchés, agents d'entretien, assistants, transporteurs, hommes et femmes qui travaillent pour assurer des services essentiels et de sécurité, bénévoles, prêtres, personnes consacrées...[qui] ont compris que personne ne se sauve seul* ». Il ne s'agit pas là d'attitudes propres aux chrétiens, mais d'attitudes correspondant à l'image de Dieu que tout être humain porte en lui.

La covid-19 nous ramène implacablement au sens de notre existence personnelle et collective. Le confinement est une sorte de "retraite" existentielle que nous impose la réalité. Nous ne sommes pas de petits dieux pouvant faire usage de la nature comme bon leur semble. Un virus minuscule et invisible nous a mis à genoux. Il nous faut abandonner notre vision anthropocentrique de l'univers et réapprendre à vivre dans l'harmonie avec toutes les formes du créé. ■

Dans une rame de métro

ENTRE

DEUX STATIONS

Nicole MALINCONI

Écrivaine



Je vous parle juste pour vous parler, parce que parler, c'est ne pas mourir. Parler est ce qui me reste.

Mesdames, Messieurs, qui êtes là, assis dans ce compartiment en compagnie de vos téléphones portables et de vos tablettes, qui vous tenez debout, serrés les uns contre les autres, accrochés, regardant loin fixement, plus loin que le point secret où vos yeux sont rivés, je m'adresse à vous comme font ceux qui entrent ici pour dire qu'ils ont faim ou qu'ils sont malades, et quémangent votre attention, votre petit geste, puis se fauillent parmi vous, tendant un chapeau ou un gobelet.

COMME LES AUTRES

Moi, je mange à ma faim ; je ne suis pas malade ; je vous parle juste pour vous parler, parce que parler, c'est ne pas mourir. Je le sais, là, maintenant, devant vous ; je ne sais que cela, avec la même fulgurance que celle qui m'a saisi au moment où j'étais sur le quai en train d'attendre et que la rame arrivait à toute vitesse, et qu'alors quelque chose en moi a lâché comme s'ouvre un gouffre, comme un marais engloutit un corps sans faire de bruit, et que je suis devenu brusquement ce corps retenu par rien, une loque prête à glisser mollement sur les rails.

Mais, quand tous ceux qui attendaient sur le quai ont commencé à se lever de leur siège, à se tourner d'un côté ou de l'autre comme s'ils allaient se mettre en mouvement, qu'ils se sont juste avancés lentement de quelques pas vers le bord, comme ils font chaque jour à l'approche de la rame, et que cette espèce de vague s'est étendue jusqu'à moi et m'a soulevé avec eux sans qu'ils sachent, je suis redevenu un type qui prend le métro comme les autres.

Enfin, non, je ne sais pas ; pourquoi « comme les autres », après tout ? Qu'est-ce que j'en sais, moi, au juste, des autres ? Ici, chacun va et vient, tout à ses affaires ; on se tient sur un quai, gris et tranquille dans son quant-à-soi, puis on suit la cadence générale, on est emporté avec tout le monde et le quai redevient vide en attendant les suivants, et personne pour savoir qui, parmi nous, n'a plus que ça, le mouvement général des autres, à quoi s'accrocher pour échapper à l'engloutissement.

LA FORCE DU RIEN

Des idées, tout ça, pensez-vous peut-être, des choses qui finissent un jour ou l'autre par traverser la tête de tout le monde mais ne s'arrêtent pas, et puis on passe outre, on aurait beau faire. Mais là, sur le quai, ce n'étaient pas des idées qui me prenaient, ce n'était rien, oui, c'est ça, c'était la force de rien qui me saisissait, une force à rebours, une évaporation de tout, une béance sans limite où il ne reste qu'à se laisser couler et que rien ne referme. Hormis, peut-être, momentanément, la légère avancée d'un groupe sur un quai.

C'est pourquoi je vous parle, tout de suite, avant que ça recommence, sans chercher parmi vous de visage connu, parce que parler est ce qui me reste et que c'est vous qui êtes là ; je parle, de peur que la prochaine fois une autre vague anonyme ne surgisse pas, ne suffise pas à me sortir de la béance sans limite, ou que peut-être, plutôt que me laisser glisser sur les rails, je sorte le révolver que j'ai dans ma poche. Alors, je vous parle, plus fort que le vacarme des portes automatiques, que les sonneries stridentes, que les bruits et les voix résonnant dans vos écouteurs ; je vous dis des mots de moi que je n'ai pas préparés et qui me sortent du vide que j'ai au-dedans, pour que vous cessiez de vous pencher sur vos tablettes et vos portables, que vos yeux se risquent hors du point fixe où ils sont rivés, et que vous me disiez quelque chose.

Vite, avant que jaillissent les lumières de la station, que les portes s'ouvrent pour vous laisser courir vers les couloirs et les escalators, tandis que, sur le quai, m'attendent les hommes en blanc que vous aurez appelés sur vos tablettes et vos téléphones portables.

Ainsi parlait l'inconnu, monté à la station République. ■

Les intertitres sont de la rédaction

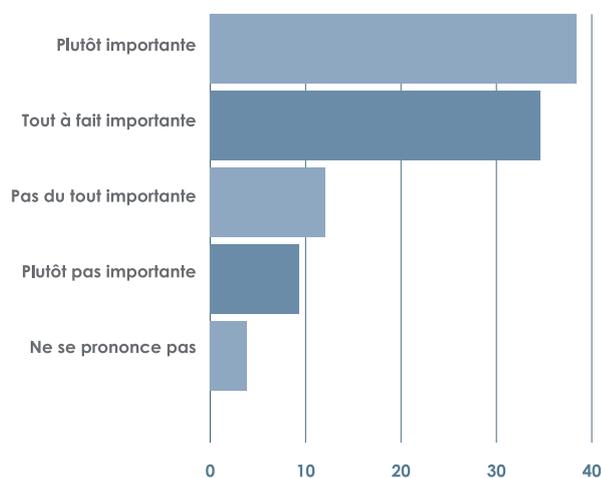
Sondage exclusif de L'appel

TROIS BELGES FRANCOPHONES SUR QUATRE PRÉOCCUPÉS PAR LA QUESTION DU SENS DE LA VIE

Les Belges s'interrogent-ils aujourd'hui sur le sens de leur vie, et si oui, où trouvent-ils des réponses à leurs questions ? Pour éclairer ce sujet, *L'appel* s'est associé au professeur Olivier Servais (institut Religions Spiritualités Cultures Sociétés, UCLouvain), et a fait réaliser un grand sondage auprès des francophones de ce pays. Résultat : oui, la plupart des personnes se posent des questions existentielles. Mais ce ne sont plus les grandes religions qui les aident à y voir clair.

On considère souvent les êtres humains d'aujourd'hui comme matérialistes et peu occupés par les questions existentielles. Les résultats du sondage réalisé par *L'appel* avec le professeur Olivier Servais démontrent qu'il n'en est rien.

Place des questions sur le sens de la vie (%)



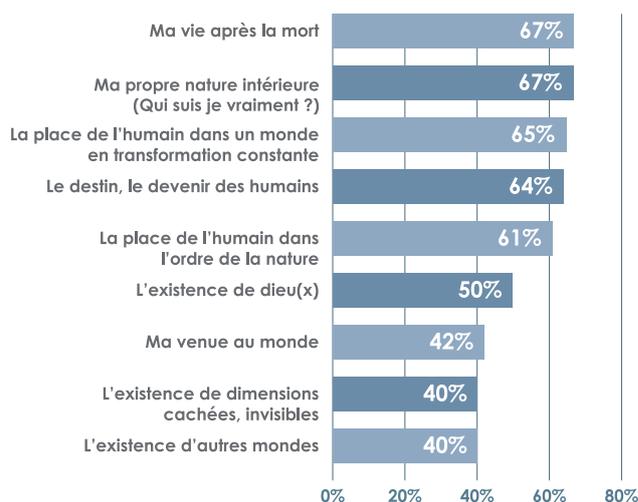
Trois quarts des personnes interrogées accordent en effet aux questions de sens une place « tout à fait » ou « plutôt importante », ce qui est énorme, et démontre que les interrogations existentielles sont bien au cœur de la vie de la plupart d'hommes et de femmes d'ici.

QUI SUIS-JE VRAIMENT, QUOI APRÈS LA MORT ?

Sur quels sujets les habitants du sud du pays se posent-ils des questions ? Pour les aider à répondre, une liste de thèmes liés au sens a été proposée aux répondants. Dans celle-ci, près de quatre personnes sur cinq disent s'interroger « très régulièrement », ou « parfois » sur la vie après la mort et sur leur propre

nature ou identité. Les problématiques très personnelles « *Qui suis-je* » et « *Que se passera-t-il pour moi après ?* » préoccupent donc un très grand nombre de gens. Tenant compte de la marge d'erreur du sondage, ces questions propres à chacun trottent toutefois autant dans la tête des gens que des sujets « de société » qui, eux, ne sont pas relatifs aux cas individuels. Elles concernent le sort des humains en général. Que ce soient des interrogations sur la place de l'Homme dans ce monde en transformation (« *Où sommes nous ?* »), sur son devenir (« *Quel est notre destin commun ?* ») ou, dans une mesure un peu moindre, sur la place de l'humain dans l'ordre de la nature. Certes, les hommes et les femmes de ce siècle sont fortement auto-centrés. Leurs questionnements les plus forts, c'est eux-mêmes qu'ils concernent. Mais ils ne perdent pas de vue pour autant l'humanité qui les entoure. Signe d'une réduction de la place des convictions religieuses, la problématique de l'existence de dieu(x) ne figure finalement que parmi les questionnements de la moitié des sondés.

Les questions existentielles que les gens se posent le plus (parmi la liste proposée)



LE MALHEUR D'UN PROCHE, L'ÉLÉMENT DÉCLENCHEUR

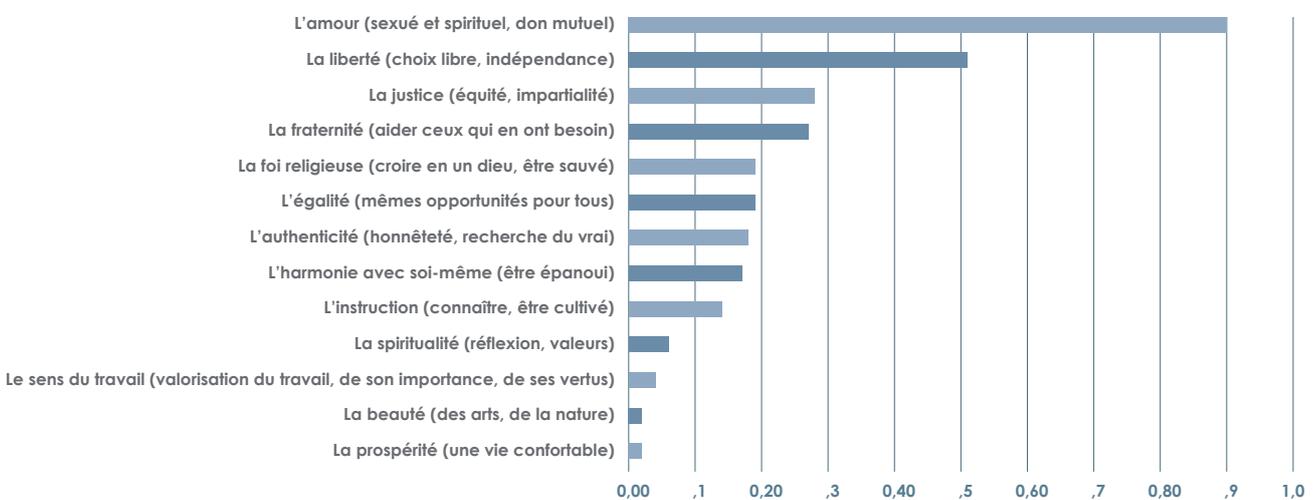
Ces questions existentielles, les personnes faisant partie de l'échantillon se les posent d'abord lors de malheurs humains survenus à quelqu'un vivant dans leur environnement : au moment du décès d'un proche (66%), d'une maladie ou d'un accident impactant quelqu'un de leur entourage (49%). Et, dans une moindre mesure, lorsque se produit un drame touchant toute la société (35%), ou en cas de survenance d'une catastrophe écologique (31%). Pareils événements émeuvent directement les sondés, même si, dans la plupart des cas, ils ne sont pas eux-mêmes les premiers concernés. Et pourtant, ce sont ces situations-là qui les poussent à réfléchir. Alors que les cas où un drame affecte directement la personne qui le vit,

comme une séparation ou une réorientation professionnelle, par exemple, sont moins considérés comme des moments conduisant inévitablement à s'interroger sur le sens de la vie (28% et 20%).

L'AMOUR, PREMIÈRE DES VALEURS

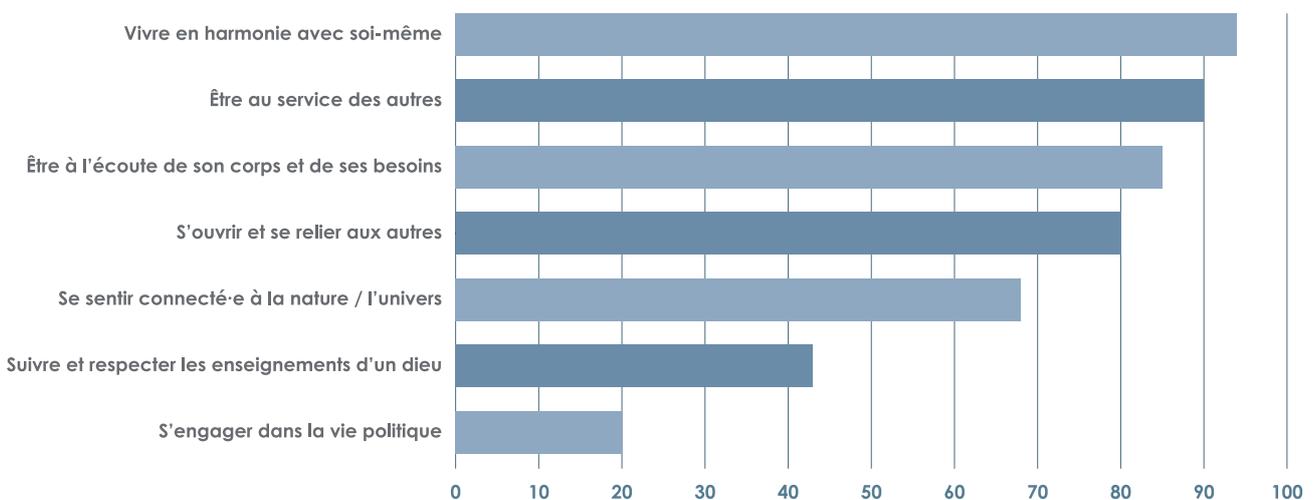
L'amour est, pour la moitié des Belges francophones interrogés, la valeur la plus importante parmi la liste de douze valeurs qui leur était présentée et où ils pouvaient en choisir deux (d'où le rang moyen sur deux comptabilisé dans le graphique). L'amour précède très largement la liberté, et encore plus fortement la justice et la fraternité. La foi religieuse, ainsi que d'autres valeurs comme l'égalité, l'honnêteté, la spiritualité, par exemple, ne viennent qu'ensuite dans ce classement.

Les deux valeurs les plus importantes (dans la liste proposée)



Les valeurs auxquelles croient les sondés expliquent ce qu'ils considèrent comme ce qui compte le plus dans leur vie (parmi une liste de propositions faite par les enquêteurs).

Dans la vie, ce qui est très ou plutôt important (%)



Quand on les interroge sur ce qui est le plus important pour eux dans la vie, en leur demandant de choisir sur une liste de propositions, les Belges francophones se montrent à nouveau plutôt ambivalents. Ce qui compte le plus pour eux est à la fois de vivre en harmonie avec eux-mêmes,

et à peu près dans une même proportion, d'être à l'écoute de leur corps et de leurs besoins. Mais ils estiment aussi qu'il faut être au service des autres et s'ouvrir et se relier à eux. Suivre les enseignements d'un dieu compte par contre beaucoup moins.

POUR TROUVER LA PAIX AVEC SOI

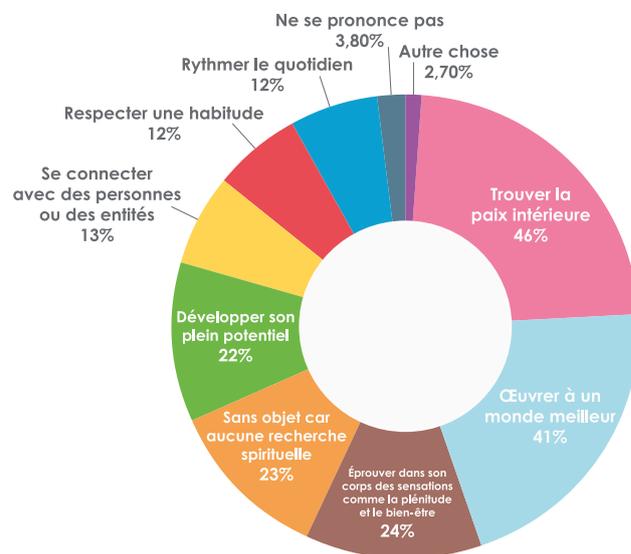
S'ils se posent des questions de sens, les Wallons et les Bruxellois interrogés envisageraient-ils pour autant de se mettre en quête d'une réponse, en entamant une recherche spirituelle ? Peu disent ne pas imaginer d'entrer dans cette démarche. S'ils l'entamaient, 23% le feraient pour trouver la paix intérieure, 12% pour éprouver des sensations de plénitude et de bien-être, et le même pourcentage pour développer leur potentiel personnel. Soit près de 50% pour qui la finalité d'une quête spirituelle serait plutôt de nature introvertie. Mais, à nouveau, cet intérêt pour soi est, en partie, contrebalancé par les 23% de personnes qui justifieraient une recherche spirituelle par le fait d'œuvrer à un monde meilleur et par les 6% de ceux qui chercheraient ainsi à se connecter aux autres.

Comme la plupart de leurs contemporains, les Belges francophones sont ainsi plutôt à l'écoute et préoccupés par eux-mêmes, et leur quête spirituelle s'inscrit dans la même perspective. Ce qui relève du "personnel" est, en ce XXI^e siècle, déterminant. Toutefois, cela n'exclut pas une attention à l'autre et à sa détresse, surtout si celui-ci est proche ou s'il partage une même situation. Ainsi que le révèle le fonctionnement des sociétés occidentales, la question du sens et de la spiritualité se lit actuellement dans une perspective horizontale, à partir de soi, et en en relation avec ses semblables. Le souci de verticalité est peu présent, et en tout cas en matière spirituelle, inspire de moins en moins les hommes et les femmes de ce temps.

LE DÉCLIN DES RELIGIONS INSTITUÉES

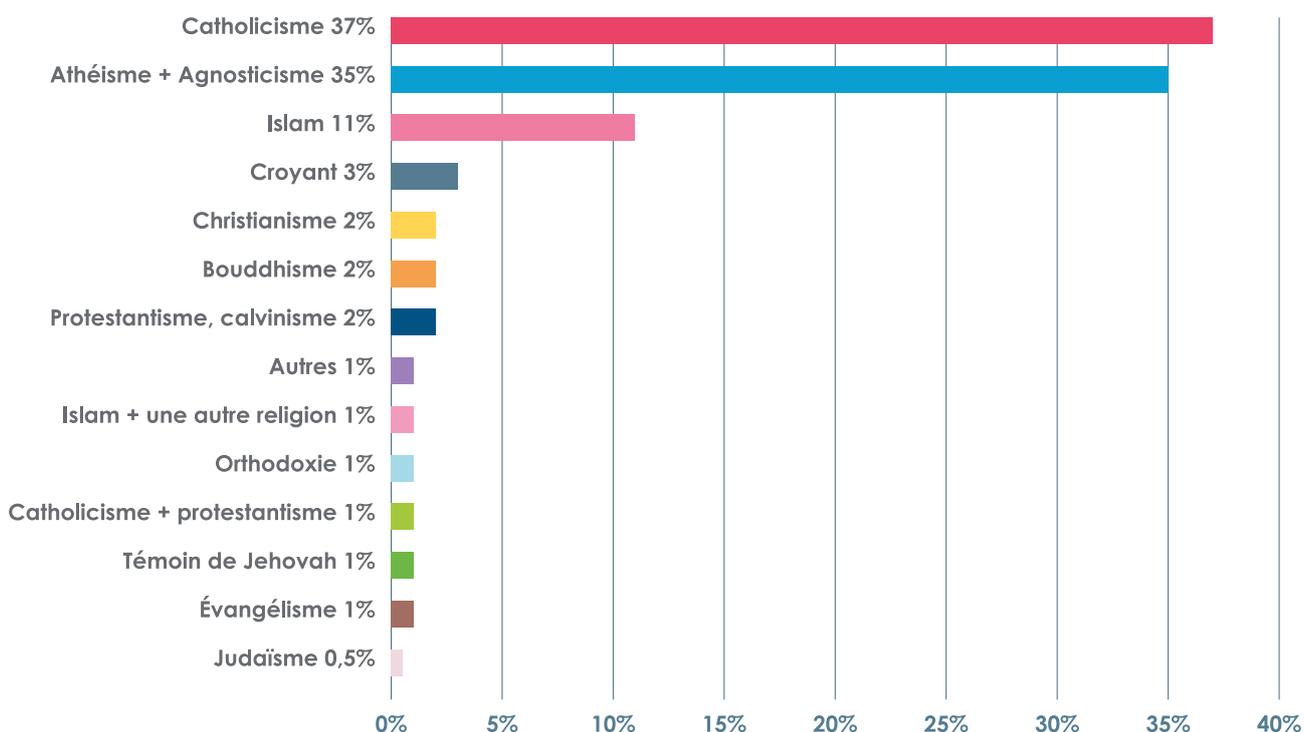
Selon les données de l'enquête, le catholicisme reste l'identité confessionnelle revendiquée par le plus grand nombre de Bruxellois et de Wallons. Mais cette religion n'est clairement citée que par un peu plus d'un tiers des répondants (37%). Si l'on y ajoute ceux qui se disent "chrétiens", ainsi que les protestants, calvinistes, évangéliques,

Raison d'un engagement dans une recherche spirituelle



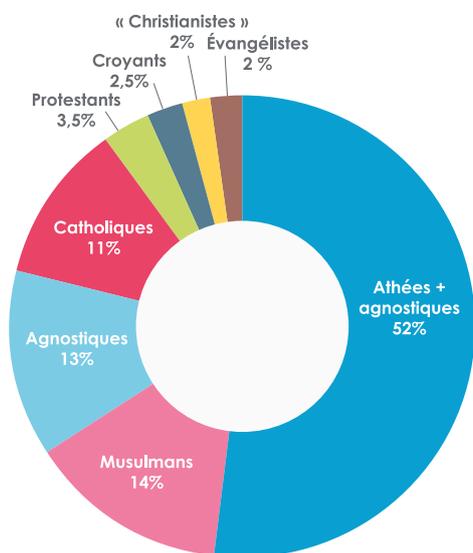
orthodoxes..., ce groupe lié à la chrétienté représente 46% des habitants de Bruxelles et du sud du pays. Les personnes se définissant comme athées ou agnostiques sont à peu près aussi nombreuses que les catholiques (35%). Ceux qui se présentent comme musulmans constituent un peu plus de 10% de la population.

Identité confessionnelle (%)



Les appartenances religieuses se vivent très différemment selon les classes d'âges. Chez les 16-25 ans, les individus qui se disent athées et agnostiques, ou simplement agnostiques, représentent... 65% des sondés. Les personnes se revendiquant du catholicisme ne constituent que 11% de l'échantillon, soit moins que celles et ceux qui se définissent comme musulman·e·s. Les jeunes pouvant être rassemblés sous l'étiquette "chrétienne" ne représentent au total que 21% de cette tranche de la population.

Appartenance religieuse ou philosophique des moins de 25 ans



DES CONVICTIONS PLUS VOLATILES

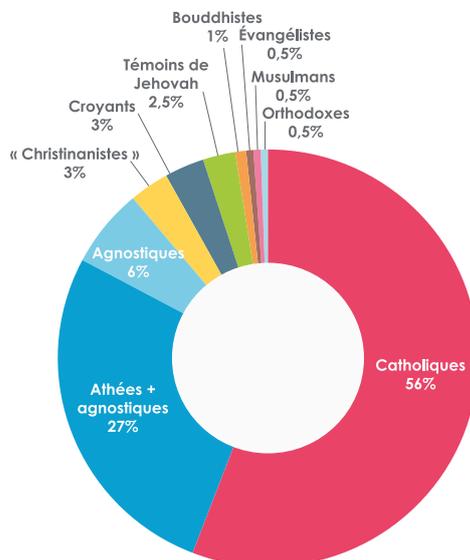
À peine la moitié des Wallons et des Bruxellois interrogés disent être restés fidèles toute leur vie à leur religion de départ. 18% ont toujours été incroyants, mais 16% le sont devenus, alors qu'ils avaient une religion. Environ 10% de gens ont changé de religion, une ou plusieurs fois dans leur vie. La proportion de personnes qui se sont converties alors qu'elles ne croyaient pas n'est que de 2%.

S'ils ont parfois changé de camp convictionnel, les répondants expliquent surtout l'avoir fait par affinité avec les principes ou les valeurs de cette religion ou courant philosophique, ainsi que par leur besoin personnel de trouver de nouvelles réponses à

Chez les 65 ans et plus, on recense 56% des personnes se disant catholiques, et 33% athées et agnostiques, ou simplement agnostiques. L'ensemble des personnes qui se disent "chrétiennes" constitue 61% de la population.

Le fort vieillissement de la partie de la population qui se dit "catholique" ou "chrétienne" est donc manifeste, et ces religions instituées sont très faiblement représentées dans les catégories d'âge plus jeunes. Seul l'islam échappe à cette situation : peu de personnes âgées se définissent comme des musulmans, alors que cette identité est fortement affirmée dans les classes d'âge jeunes.

Appartenance religieuse ou philosophique des moins des 65 ans et plus



leurs questionnements existentiels. Ici aussi, l'aspect "apport personnel" trouvé dans le courant convictionnel paraît primordial.

Au-delà de références à une religion ou courant philosophique, seulement 23% des répondants disent appartenir à une communauté religieuse, spirituelle ou philosophique. Parmi ces "pratiquants", 47% participent au moins une fois par semaine à un événement lié à cette communauté, et 3% tous les jours. Toutes religions confondues, la pratique religieuse régulière est donc actuellement le fait de 11% de la population. Dans ce petit groupe, les musulmans représentent plus de 20%, et constituent l'essentiel des personnes pratiquant quotidiennement. ■

Le sondage a été réalisé pour *L'appel* entre mai et juillet 2019 par la société Soncom, auprès d'un échantillon représentatif de 650 Belges francophones de plus de 16 ans. La marge d'erreur avec un niveau de confiance de 95% est de $\pm 4\%$.

INDICES

SOLIDAIRES.

À partir du Mercredi des Cendres, le 17 février, les communautés chrétiennes des diocèses de Wallonie et Bruxelles sont invitées à participer au 60^e Carême de Partage proposé par Entraide et Fraternité. Avec une attention spéciale pour la population du Sud-Kivu, dans l'est de la RDC, et pour l'annulation des dettes des pays pauvres.

LÉGALISÉ.

Après deux ans de débats, le parlement argentin a légalisé l'accès à l'avortement. Ce pays est le premier des grands États d'Amérique du Sud à adopter une loi de ce type. Les évêques argentins ont déploré cette décision.



ABOLIE.

Le Kazakhstan, ancienne république soviétique, a aboli la peine de mort. Actuellement, 142 pays n'ont plus recours à celle-ci, 56 la maintiennent dans les textes, mais elle est seulement d'application dans 20 d'entre eux.

COMMÉMORATIVES.

Lors d'un événement en ligne et dans son périodique *Atout sens*, le Centre de formation Cardijn (CEFOC) a fêté ses trente ans d'activités avec les milieux populaires et leurs alliés. La mémoire de Thierry Tilquin et de Jean-Louis Undorf, décédés fin 2020, a été évoquée à ces occasions.

CONDITIONNEL.

Les évêques doivent désormais demander l'autorisation écrite du Vatican avant toute reconnaissance d'un institut de vie consacrée. Cette mesure a été prise pour éviter les dérives et les abus connus par le passé.

Des tendances confirmées et quelques surprises

« LES QUESTIONS SPIRITUELLES RESTENT ANCRÉES, MAIS... »

Propos recueillis par **Stephan GRAWEZ**

Les anthropologues Olivier Servais et Justine Vleminckx apportent leur expertise à l'enquête menée par L'appel. Ils constatent notamment que l'individualisme s'est imposé au détriment des groupes d'appartenance.

Avec d'autres partenaires presse, l'UCLouvain avait déjà réalisé une enquête de ce type en 2007, ce qui autorise des comparaisons. Justine Vleminckx (doctorante en anthropologie) relève qu'« aujourd'hui, 23% des répondants disent appartenir à une communauté religieuse. En 2007, le chiffre frôlait les 40%. On constate une forte baisse du niveau d'appartenance, notamment vis-à-vis des groupes contraignants. Toutefois, en même temps, le nombre de personnes qui participent à certaines célébrations ou fêtes de tradition religieuse n'est pas nécessairement en diminution. Cela illustre le fait de pouvoir croire à certaines traditions ou en certaines pratiques sans pour autant se dire appartenir à une Église ou à une religion spécifique ».

« **L**e confinement aura probablement moins d'impact sur les convictions ou sur les imaginaires que sur la pratique où des choses ont bougé, note d'abord Olivier Servais. Il est donc d'autant plus intéressant de faire un arrêt sur image maintenant. Pour pouvoir ensuite comparer avec l'après-confinement. »

ÉTONNANTE PRIÈRE

CROYANT, MAIS...

Olivier Servais note que la manière dont les gens se définissent sur le plan spirituel ou religieux est en évolution. « Le fait qu'ils se disent majoritairement croyants n'a pas été une réelle surprise. Mais, à chaque fois, avec une volonté de nuancer : je suis semi-pratiquant, croyant mais non pratiquant... On sent que les mots historiques ne correspondent plus à la complexité des trajectoires individuelles. C'est une chance pour les travaux plus qualitatifs. Mais cela interroge notre appareil de mesure quantitatif, qui commence à montrer ses limites. Cela veut dire qu'il faut "re-thématiser" tout à fait autrement le spirituel aujourd'hui. »

Par rapport à 2007, une autre comparaison suscite l'étonnement d'Olivier Servais : celle du maintien de pratiques individuelles spirituelles. « Pour celle de la prière, on constate un maintien, voire, à un certain moment, une remontée. On a là quelque chose de très étonnant. Ce qui montre que les questions spirituelles sont ancrées chez les individus. Elles ne sont plus nécessairement portées par des Églises ou des institutions religieuses. Chacun recompose ses propres pratiques en fonction de ses trajectoires personnelles. » Bien sûr, comme l'enquête de 2019 est essentiellement quantitative, il faudrait creuser la question de ce que les répondants entendent par "prière".

Face au constat d'une société très individualiste et individuelle, où les institutions collectives, les groupes d'appartenance ont probablement beaucoup moins de poids qu'ils n'en avaient il y a quelques décennies, il observe : « Il y a là un vrai changement que l'on sent très fortement dans l'enquête. D'où la recherche de formations spirituelles plus personnalisées, laquelle est extrêmement importante par rapport au passé où on pouvait se fier à des lieux de transmission, comme le groupe ou la communauté des croyants. Cela n'est plus le cas. »

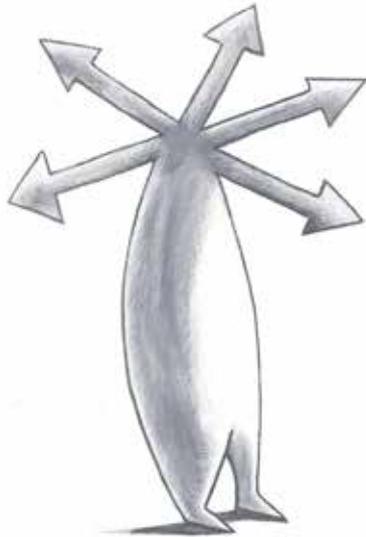
Même si la désaffiliation est une donnée assez nette, cela ne signifie pas la fin du philosophico-religieux ou du spirituel. Mais plutôt une transformation de cette pratique avec son individualisation. « Dans mes recherches, plutôt axées sur les formes de spiritualités assez occidentales de type new age, explique Justine Vleminckx, j'observe que la paix intérieure et le développement personnel sont valorisés comme les seules pistes valables pour œuvrer à un monde meilleur. C'est en passant par le changement individuel que l'on arrivera au changement collectif. Cette vision colle particulièrement à la logique néo-libérale dominante dans notre société : l'idée que ce sont les individus qui détiennent les clés de leur épanouissement, les possibilités d'agir sur eux et sur le monde. Pas mal de gens se replient, vont chercher des réponses dans le coaching, le développement personnel, des stages, toutes sortes de pratiques, parce qu'elles sont en phase avec la logique dominante. » ■

La griffe de Cécile Bertrand

SENS DE LA VIE

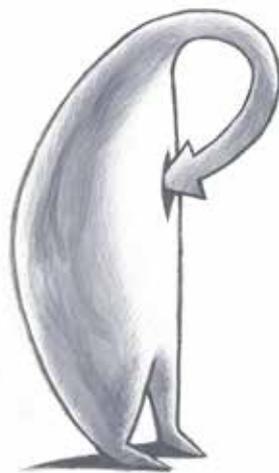
LES BELGES FRANCOPHONES PARTAGÉS ENTRE :

Empathie



&

Replis sur soi



cécilebertrand

INDICES

CRITIQUES.

Selon un sondage publié mi-décembre, 41% des Polonais seulement jugent positif le fonctionnement de l'Église catholique dans leur pays, soit 16% de moins qu'en mars 2020. Un autre sondage a comptabilisé 47% de personnes portant un jugement négatif sur leur Église.

HYPERCONSCIENTS ?

"Ginks" ("Green inclinations, no kids") est l'expression désormais utilisée pour désigner les personnes qui, en raison de leur conscience écologique, ont décidé de ne pas faire d'enfants.



RÉPARABLE.

Un responsable des chiïtes d'Irak a annoncé la création d'un comité chargé d'enregistrer les plaintes des chrétiens spoliés de leurs biens. Le but est de restituer les propriétés immobilières qui auraient été volées par des fonctionnaires indécents après le départ massif des chrétiens.

PERMACULTIVÉS.

Afin de tester, début 2021, comment introduire la permaculture et le jardin bio dans l'apprentissage global, l'association wallonne Generations.bio recherche des enseignants et des étudiants normaliens donnant des cours de sciences, technologie ou mathématiques à des élèves âgés de 10 à 14 ans. Contact : info@generations.bio

FICHÉS.

Le Conseil d'État français a estimé que la police va pouvoir fichier les convictions politiques, religieuses et syndicales car selon lui cela ne porte pas une atteinte disproportionnée à la liberté d'opinion, de conscience et de religion ou à la liberté syndicale.

Jean-Paul Marthoz, spécialiste des USA

Michel LEGROS

«**JE SUIS**
TRÈS INQUIET
POUR L'AVENIR DE
L'AMÉRIQUE»

Imprégné dès l'enfance d'un amour absolu pour États-Unis, le journaliste Jean-Paul Marthoz est devenu un spécialiste critique de ce pays. Il explique quel rôle a joué la dimension religieuse dans l'élection de Joe Biden et précise quels sont les défis que doit relever le nouveau président.

Joe Biden est, après John Fitzgerald Kennedy, le second président américain catholique. « *Il est intéressant d'analyser les derniers événements à l'aune des religions*, commente le journaliste Jean-Paul Marthoz. *On n'imagine pas leur importance dans le comportement - principalement électoral - des citoyens. "Le rôle des bénitiers", comme je l'ai écrit, a en effet été déterminant, tant dans le déroulement de la campagne électorale que dans le résultat des élections. Si les évangéliques blancs votent massivement républicain, l'électorat catholique, qui représente près d'un électeur sur cinq, est profondément divisé sur les questions éthiques (avortement, mariage pour tous), l'immigration, la justice sociale, l'égalité raciale et entre les communautés blanches (Irlandais, Italiens, etc.) et hispaniques. Il se partage entre les Démocrates et les Républicains, il est donc "à prendre".* »

La hiérarchie catholique est quant à elle encore dominée par les "évêques de Jean Paul II" très anti-communistes, dans la ligne de la politique menée à l'époque par Ronald Reagan. Elle continue à pencher majoritairement du côté conservateur, attribuant au parti démocrate « *toutes les pathologies sociales du pays* ». Le pape François essaie tant bien que mal de corriger le tir en tentant de pousser une politique davantage centriste et moins clivante par son message plus social et solidaire avec les plus pauvres, les plus démunis et les migrants. Plutôt neutre et modéré devant les questions d'éthique, tout en étant profondément attaché à la culture de son parti relativement ouvert à cet égard, Joe Biden tempore.

MARMITE NORD-AMÉRICAINE

Si Obélix est tombé dans la marmite de potion magique quand il était petit, lui donnant sa force légendaire, Jean-Paul Marthoz est, lui, « tombé » dans une famille très pro-américaine. Ses grands-parents maternels habitaient Oppagne (entité de Durbuy), dans la province de Luxembourg qui a connu intensément la bataille des Ardennes en décembre 1944. La libération de la région par la troisième division blindée du général Patton a entraîné chez eux une véritable fascination pour les G.I. et, par voie de conséquence, pour les États-Unis. Leur ferme a d'ailleurs hébergé de nombreux blessés dans les étages, tandis que la famille vivait à la cave.

C'est dans cette ferveur que naît Jean-Paul Marthoz en 1950. Les cadeaux qu'il reçoit sont la plupart du temps connotés "américains" et la bibliothèque regorge de livres de la même provenance. Comme travail de fin d'études à la fin du collège, il dresse un parallèle entre Martin Luther King et Nelson Mandela. Devenu journaliste, au cours de ses voyages outre-Atlantique, notamment pour suivre les campagnes électorales et la politique étrangère du pays, il entre en contact avec le monde de la presse et les milieux des droits de l'homme. Plusieurs séjours en Amérique latine lui ouvrent les yeux sur le sud du continent, l'amenant à nuancer le regard façonné par ses grands-parents. Il deviendra le premier Européen francophone à représenter l'association Human Rights Watch, dont il est encore aujourd'hui vice-président de la division Europe/Asie centrale. Avant de rejoindre le Committee to protect journalists, comité pour la protection des journalistes dont il a été le correspondant en Europe de 2000 à 2016. Auteur de plusieurs ouvrages sur les questions internationales, il tient aujourd'hui une chronique sur le site du *Soir* après avoir dirigé le service Étranger du quotidien.

SUPRÉMACISTES BLANCS

« *Même si Joe Biden est sans doute capable de réparer les dégâts occasionnés par Donald Trump, je suis très inquiet pour l'avenir*, dit-il. *Le FBI et les services secrets le sont tout autant, si pas davantage, en constatant que le président sortant fait tout et son contraire pour continuer à polariser la population afin d'empêcher Joe Biden de réaliser son programme politique.* » L'extrémisme blanc est une constante du panorama américain. Une constellation de groupes extrémistes (milices armées patriotiques, chrétiens identitaires, skinheads racistes...) s'agite, complot et s'entraîne. Puissamment armée, pour la première fois depuis des décennies, cette extrême-droite se voit comme une alternative populaire en essayant de contrecarrer les projets de Joe Biden et de son équipe.

Cet activisme est en partie lié à la victoire de Barack Obama en 2008 qui a été perçue comme une provocation dans ces milieux qui n'ont jamais accepté les lois sur l'égalité raciale des années 1960 et qui réclament toujours « la grandeur anglo-saxonne great again », redoutant que les blancs soient condamnés à l'extinction. Cette période est révolue, bien sûr, mais Donald Trump exploite encore toutes les fractures de la société, attise les ressentiments et est applaudi par les militants suprémacistes blancs. Pour regagner une partie de l'électorat blanc ou le neutraliser, Joe Biden doit tempérer les protestations au sein de la communauté noire révoltée par les violences policières, sans pour autant la démobiliser, et contenir les groupes "antifa" (gauche radicale).

L'ATOUT DE L'ÂGE

L'accroissement de son aura au sein de la population blanche, principalement catholique, est donc crucial pour son avenir et celui des États-Unis. « *C'est la raison pour laquelle*, poursuit Jean-Paul Marthoz, *j'ai été parmi les seuls à penser que l'âge de Joe Biden était plutôt un atout lors de la campagne présidentielle. En effet, il représente l'ancien Parti démocrate qui avait jadis une base populaire très forte, en particulier dans les milieux ouvriers blancs. Le Parti devrait développer un discours social positif qui pourrait sécuriser la classe moyenne et populaire, attirée par la politique populiste de Donald Trump. Joe Biden a une vraie philosophie dont il a exprimé les grands principes en octobre dernier dans le Christian Post : "Chaque personne est égale en droits et en dignité, parce que nous sommes les enfants aimés de Dieu".* »

En fait, le nouveau président, d'origine irlandaise et catholique pratiquant (il va à la messe tous les dimanches), est très proche de la doctrine sociale de l'Église. En Belgique, il évoluerait au sein de la démocratie chrétienne et d'associations telles que la JOC, les Équipes populaires et Vie féminine, par exemple. Issu d'une famille ouvrière, il pourrait revitaliser les social workers assez influents dans les années cinquante. Ce catholicisme culturel pourrait (devrait ?) reconquérir une partie décisive des électeurs catholiques - dont cinquante-trois pour cent ont voté pour lui cette année - et percoler sur les autres catégories de la population. C'est le challenge qui l'attend pour les quatre prochaines années. ■



POUR COMPRENDRE JOE BIDEN

Le nouveau président des USA est réputé manquer de charisme et d'énergie. Mais qui est-il vraiment ? Cette correspondante de plusieurs médias français aux États-Unis a interrogé ses conseillers, ses soutiens et ses opposants, pour le comprendre et voir s'il peut réunifier l'Amérique.

Sonia DRIDI, *Joe Biden, le pari d'une Amérique anti-Trump*, Monaco, éditions du Rocher, 2020. prix : 20,80€. Via L'appel : - 5% = 19,76€.



SUCCÈS.
Une formule d'échange qui attire celles et ceux qui sont en recherche de sens.

Lola descend du train en gare de Poulseur, sur la commune de Comblain-au-Pont, en province de Liège. Elle est accueillie par Isabelle et Eckhart qui possèdent dans le village la Ferme du Sart où, pendant trois semaines, la jeune femme de vingt-huit ans vient faire du *woofing*. « *Je travaillais de 8h30 à 16-17h, se souvient-elle, puis je cuisinais avec mes hôtes pour le repas du soir. Et je dormais dans une caravane. Le matin, comme il faisait très chaud, je ramassais les légumes de nombreuses variétés différentes et l'après-midi, je faisais du désherbage, parfois je repiquais ou je semais. À cause de la situation sanitaire, les légumes étaient vendus le vendredi à la ferme plutôt qu'au marché.* »

À l'époque, cette citadine diplômée en biologie travaillait dans une administration bruxelloise. « *Ça n'avait pas de sens pour moi. Or, j'ai besoin d'en trouver dans ce que je fais et, à mes yeux, il n'y a pas de travail qui en porte davantage que celui de la terre. La question de notre alimentation en respectant la nature est primordiale. Manger ou pas de la viande, consommer bio sont des choix politiques.* » Conquise par cette expérience, Lola démissionne de son emploi et, l'automne dernier, a enchaîné deux *woofings* de cinq semaines chacun. Elle va continuer jusqu'à l'été et ensuite suivre une formation de maraichage. Avec le rêve de rejoindre une ferme communautaire.

PETITE ANNONCE

Le *woofing* est né à Londres en 1971. Une jeune secrétaire, Sue Coppard, aimerait passer ses week-ends à la campagne en donnant un coup de main à de petites fermes engagées dans l'agriculture biologique alors naissante. Elle publie une petite annonce intitulée *Working Weekends on Organic Farms* qui reçoit plusieurs réponses. C'est ainsi qu'avec trois autres Londoniennes, elle se retrouve dans une ferme du Sussex. Très vite, d'autres exploitations agricoles manifestent leur intérêt et le *woofing* voit bientôt le jour. Il va

très rapidement se répandre à travers le monde, devenant le *World Wide Opportunities on Organic Farms*.

Son principe est simple : pendant une ou plusieurs semaines, le *woofeur* travaille dans une ferme et, en échange, partage la table de ses propriétaires, qui l'hébergent. C'est l'occasion pour lui, le plus souvent jeune et citadin, d'apprendre à maraîcher, jardiner, préparer du compost ou à s'occuper de bêtes. Mais aussi à faire du fromage ou du pain, voire même à couper du bois ou effectuer des travaux de construction. Les hôtes sont très variés. S'il est majoritairement une ferme, le *whost* peut aussi être un couple ou une famille qui possède un lopin de terre sur lequel il cultive des produits destinés à sa propre consommation. Ou même une communauté où chacun met ses compétences au profit de la collectivité. Basé sur la gratuité, le *woofing* promeut des valeurs comme l'entraide et la solidarité, à rebours de l'idéologie néo-libérale individualiste.

CENT TRENTE PAYS

« *Le woofing m'a permis de découvrir des régions reculées, loin des sentiers battus, que je n'aurais jamais visitées autrement. Cela m'a également permis de rencontrer des voyageurs du monde entier, avec qui je reste en contact* », s'enflamme Laura, une jeune fille qui, pendant sept mois, a *woofé* en Australie. Au Japon, Florence a aidé une famille à construire une maison écologique en torchis. « *Les Japonais sont extrêmement accueillants, ils faisaient tout pour nous aider, nous faire découvrir leur région, précise-t-elle. Ils étaient très heureux de nous montrer comment ils vivaient, de nous emmener chez leurs amis.* »

Ce mouvement existe aujourd'hui dans quelque cent trente pays et compte plus de dix mille hôtes. Née en 2013, WWOOF Belgique, l'antenne belge animée bénévolement par une petite équipe, en fédère aujourd'hui soixante-deux répartis entre la Wallonie et la Flandre (un seul à Bruxelles).

Un coup de main contre le gîte et le couvert

LE WWOOFING RECONNECTE À LA TERRE

Michel PAQUOT

Être hébergé en échange de travaux de maraîchage, d'élevage, de fabrication de pain ou de fromage : c'est ce qu'une soixantaine de fermes belges propose aux wwoofers et wwoofeuses. Un mouvement vieux de cinquante ans déjà.

Sa cofondatrice, Laura Burella, a travaillé plusieurs années à Bruxelles dans la finance avant de constater que cette vie ne lui convenait pas. Elle a démissionné et a fait du *wwoofing* en Belgique et à l'étranger, notamment en Scandinavie. « Notre objectif, explique-t-elle, est de conscientiser les gens par rapport aux sources de l'alimentation et aux réalités de la vie paysanne, de créer un lien entre consommateurs et producteurs. »

RECENTRAGE BELGE

Toute structure qui veut devenir hôte doit respecter certaines règles. Laura se rend toujours sur place afin d'à la fois s'assurer que sa « philosophie » correspond bien à celle de l'ASBL - respect d'une agriculture biologique paysanne et promotion de modes de vie durables - et prendre connaissance des activités proposées et des conditions d'hébergement. Si le *wwoofing* intéresse majoritairement des jeunes, sou-

vent des étudiants, il attire de plus en plus d'hommes et de femmes plus âgés à la recherche d'une activité porteuse de sens. « À cause de la crise sanitaire, l'année 2020 a été très différente des précédentes, remarque l'enthousiaste trentenaire. On a eu très peu de wwoofers internationaux, mais, en revanche, beaucoup de Belges qui, ne pouvant partir à l'étranger, ont choisi de rester dans leur pays. »

Les hôtes, parfois d'anciens *wwoofers*, proposent des travaux très divers. Au cœur de la vallée de la Lienne, à Stoumont, la Ferme-école-oasis de Bierleux-Haut fait à la fois de la polyculture et de l'élevage, visant une triple autonomie alimentaire, médicinale et énergétique. En plus du maraîchage, les *wwoofers* peuvent apprendre à faire du fromage et du pain. Sur la commune de Rochefort, à Villers-sur-Lesse, la Ferme de Jambjoûle, outre un potager en permaculture, élève des vaches laitières et des brebis de races locales, ce qui permet à l'aidant de s'initier à la fabrication de

différentes sortes de fromages, yoghourts et crèmes.

Avant d'ouvrir en 2012 leur exploitation au Pays des Collines, près d'Ath, Bernard et Mélanie Delloye ont travaillé dans des fermes et écovillages en Angleterre et au Pays de Galles et ont traversé l'ouest de l'Europe à dos d'âne. Outre des travaux agricoles, ils proposent d'apprendre à poser des clôtures, faire du pain, s'occuper des ânes et tondre des moutons, et d'ainsi découvrir le cardage et le métier à tisser à chevilles. À Plombières, dans le Pays de Herve frontalier avec les Pays-Bas et l'Allemagne, Culture Sauvage est une ferme en permaculture créée par Alex Kleingeld. Ses six hectares comprennent des parcelles de culture, un verger avec notamment des pieds de vigne, un élevage de brebis, des serres où sont cultivés des légumes méditerranéens, et même une brasserie et une poterie. Il propose aussi aux candidats au *wwoofing* de plus en plus nombreux des travaux d'écoconstruction. ■

Informations : www.wwoof.be

Femmes & hommes

RAPHAEL WARNOCK.

Pasteur de l'Église baptiste Ebenezer d'Atlanta (Géorgie), où officiait Martin Luther King, il a été élu sénateur des États-Unis, permettant ainsi au Parti démocrate d'obtenir une majorité au sénat.

BERNARD KERVYN.

Fondateur de l'ASBL Mekong Plus, il est le lauréat 2020 du Trophée de l'émission *Les Belges du bout du monde* et un des cinq lauréats de la Commission nationale consultative des droits de l'Homme de la République française.



ROBERT HOSSEIN.

Baptisé après 40 ans, cet artiste récemment décédé de la covid déclarait : « Suivez dix pour cent des Évangiles et vous avez la recette d'une société parfaite. »

DOMINIQUE LEBRUN.

Archevêque de Rouen, il donne des cours de "cuisine ecclésiastique" sur la chaîne YouTube de son diocèse. Selon lui, ils contiennent 80 % de cuisine et 20 % de références bibliques.

<https://www.youtube.com/watch?v=Ldo1PSIYDGw>

BÉNÉDICTE LEMMELIJN.

Elle est la première femme belge à devenir membre de la Commission Biblique Pontificale qui a pour objectif de promouvoir les études bibliques et d'en certifier le contenu.

A portrait of Jacqueline Kelen, a woman with long, dark, wavy hair, wearing a red jacket over a black top and a red beaded necklace. She is looking upwards and to the right with a slight smile. The background is a plain, dark grey.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Écrivaine, conférencière, responsable d'émissions radio à France Culture durant vingt ans, Jacqueline Kelen poursuit, au fil de plus de cinquante livres, une quête spirituelle dans la tradition chrétienne et celle d'autres cultures. Son essai *Histoire de celui qui dépensa tout et ne perdit rien* a récemment reçu le prix de la Liberté intérieure 2020 décerné par un jury réuni autour de l'émission catholique de France 2 *Le Jour du Seigneur*.

Jacqueline KELEN

« PRATIQUER LES VERTUS, CE N'EST PAS RINGARD »

— **Le fils prodigue de la parabole est souvent présenté comme ingrat, débauché. Dans Histoire de celui qui dépensa tout et ne perdit rien, vous en proposez une autre image...**

— Cette parabole, j'ai voulu l'interpréter selon notre époque et notre culture et mettre en avant de manière positive cette figure du fils parti loin de sa famille. Il expérimente la liberté qui est donnée à chacun d'affronter le monde, de faire l'expérience des joies et plaisirs, des peines, deuils, échecs en ce monde précaire, contingent. Mais aussi, et c'est capital, de s'élever finalement par un retour au Père, c'est-à-dire à Dieu. Pour moi, notre destinée finale n'est pas de ce monde, mais en Dieu et éternelle. Nous avons à retrouver notre part divine. Nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

— **Vous sentez-vous proche de ce fils parti à l'aventure ?**

— Bien sûr. Adolescente, je ne voulais pas spécialement m'insurger contre mes parents, mais vivre ma vie. Personne ne pouvait vivre ma vie à ma place. Je conçois la vie spirituelle comme une aventure singulière. Chacun a à vivre et à tracer sa propre voie. Nos chemins sont différents mais, si chacun s'élève, ils se rejoignent finalement vers le haut.

— **Quel est votre parcours spirituel ?**

— Dans ce domaine, les liens du sang ne me paraissent pas primordiaux, mais bien ceux d'amitié et de l'esprit. Si mes parents n'allaient pas à la messe, ils m'ont mise à l'école chez les religieuses parce qu'ils voulaient surtout que je reçoive une bonne éducation, de bonnes manières. Cette culture chrétienne rituelle et traditionnelle ne m'a pas fait fuir car, très tôt chez moi, j'ai eu la chance de vivre, avec l'évidence ressentie, pour le dire simplement, qu'"il y a Dieu", un monde invisible, éternel.

— **Cette conviction d'expérience de jeunesse s'est maintenue plus tard comme adulte ?**

— Oui, c'est resté présent chez moi, mais cela ne veut pas dire que je n'ai pas évolué. J'ai cherché aussi, beaucoup lu. Je suis née dans la tradition chrétienne et j'ai creusé cette tradition. Je ne me suis pas éloignée de la foi toujours bien vivante, mais de la pratique catholique pour des raisons de dogmatisme et de clergé qui ne me convenaient pas. Si je vais à la messe, c'est pour élever mon âme, entendre parler de vérités éternelles, de l'amour de Dieu, de spiritualité. Je trouve qu'il y a trop de bavardage, d'agitation, pas assez de recueillement, de silence, d'intériorité. Cela me gêne extrêmement. Les prêches sont souvent d'une indigence rare, infantilisante, ou parlent trop de politique. Du coup, je vais souvent dans les églises en dehors des célébrations.

— **Vous êtes proche d'un courant d'Église ?**

— Élevée dans la religion catholique, je ne vais pas me convertir à autre chose, mais je ressens profondément que

la tradition orthodoxe est plus proche du message premier du Christ, notamment en accordant une place essentielle au Saint-Esprit qui rayonne et l'illumine. On y trouve de la symbolique, du rituel, de la liturgie que le catholicisme a beaucoup oubliés. La parole du Christ est intemporelle, s'adresse à chacun. La messe n'est pas faite pour faire plaisir. Ce n'est pas une émission de télévision ni un spectacle.

— **Que vouliez-vous faire de votre vie à dix-sept, dix-huit ans ?**

— J'ai toujours aimé les livres qui étaient mon plus beau cadeau de Noël. Adolescente, je rêvais de travailler comme bibliothécaire ou dans l'édition, sans penser devenir écrivain. J'étais bonne en français et, après le baccalauréat, j'ai entamé des études de lettres classiques à la Sorbonne par passion pour la littérature. J'ai étudié le latin, le grec, le français ancien. Ces études m'ont permis de connaître non seulement la littérature ancienne, mais aussi la philosophie grecque et les grands mythes de l'histoire. Ce sont des apprentissages, des connaissances irremplaçables.

« Je vais souvent dans les églises en dehors des célébrations. »

— **Quel métier avez-vous exercé ?**

— J'ai été professeur très peu de temps dans un lycée puis, par un concours de circonstances, j'ai été interviewée par France Culture où j'ai ensuite travaillé pendant vingt ans. Tout en continuant à écrire, à faire des conférences et en poursuivant ma recherche spirituelle.

— **À quelles émissions avez-vous collaboré à la radio ?**

— Étonnamment, je ne pensais pas du tout faire de la radio. Je suis plutôt quelqu'un d'abord de l'écrit, ensuite de la parole et, entre les deux, une adepte du silence profond. Je me suis retrouvée aux émissions culturelles à creuser différents sujets, notamment dans le domaine ethnologique qui n'était pas ma formation, en proposant des thèmes comme la manière de rire des êtres humains, les rites mortuaires, puis des émissions sur la littérature, le cinéma ou la langue française. Les rencontres m'ont passionnée. Je posais des questions sans connaître le centième de ce que ces personnes érudites me disaient. C'était alors l'essence de ma vie : apprendre, encore apprendre, et rencontrer. J'aimais cette parole vivante, ces moments uniques de l'entretien, de la vie qui passent par la parole. La voix est un plus et est très révélatrice.

— **Mais votre manière essentielle d'être au monde reste l'écriture ?**

— Si je n'imaginai pas être écrivain, j'ai trouvé que des thèmes, des vies de personnes étaient peu abordés, et je les

ai proposés à des éditeurs. Mon premier livre était consacré à la figure de Marie-Madeleine. J'ai aussi écrit sur les larmes, une caractéristique unique de l'être humain, ou sur le sommeil profond et les rêves abordés comme thème spirituel.

— **Dans vos écrits, pourquoi vous êtes-vous penchée sur l'histoire de grandes figures de sensibilité mystique ?**

— Très vite, très jeune, je me suis intéressée aux grands amoureux de Dieu, du Christ, comme Marie-Madeleine dans l'Évangile ou de grandes figures d'autres traditions, indienne, persane ou du soufisme. Ils chantent tous le même amour, mais dans des langages, par des voies, différentes. Je trouve cela magnifique.

— **Les grandes intuitions mystiques des religions se rejoignent souvent ?**

— Oui, vers le haut. La mystique, est le désir d'union avec le bien-aimé. En hauteur, cela devient un chant unique.

« J'ai l'esprit de solitude, mais j'aime aussi parler, écouter et rencontrer. »

— **Avez-vous connu vous-même des expériences mystiques ?**

— Sur ce plan-là, je reste d'une discrétion totale. Je me méfie des témoignages de ceux qui prétendent avoir eu une révélation divine. Le mystique se définit par sa discrétion

et par le fait que l'expérience n'est pas spectaculaire, ostentatoire. On trouve cela aussi chez les soufis ou chez des mystiques orthodoxes qui jouent aux idiots, aux abrutis, pour éviter qu'on les mette en évidence, alors qu'ils connaissent les plus grandes grâces.

— **Qu'est-ce que la foi pour vous ?**

— Ce n'est pas une croyance en des dogmes, mais un don qu'on reçoit ou pas. La découverte d'une présence divine. Cette découverte est pour moi toujours présente, même si elle peut être bouleversée, tourmentée, mais elle n'est pas éteinte.

— **Certaines figures spirituelles vous ont-elles marquée ?**

— Par exemple, l'hindouiste Râmakrishna, saint François d'Assise, Padre Pio, Maurice Zundel, l'immense écrivain Nikos Kazantzakis pour sa liberté totale. Pour moi, la spiritualité englobe le culturel. J'ai ainsi une admiration immense pour André Malraux qui se disait agnostique, mais ami du christianisme. Quand vous lisez ses livres, il ne fait que parler de recherche de l'éternel, d'absolu.

— **Vous avez une tendresse particulière pour les animaux que vous appelez, dans le titre de votre dernier ouvrage, « les compagnons de sainteté ».**

— Toutes les créatures sont porteuses de vie, et l'animal peut être aussi un bon ambassadeur d'un amour supérieur. Beaucoup de saints, dont saint François, avaient un contact et un respect pour eux et les considéraient comme des frères.

— **La tâche du chrétien, pour vous, c'est de tenter de devenir saint ?**

— Une fausse modestie cache souvent de la vraie paresse pour ceux qui n'ont pas l'ambition d'être davantage en

Dieu. La fine pointe de la démarche spirituelle, de la mystique, est la recherche, la découverte de Dieu. La sainteté, c'est connaître et voir Dieu, comme le souhaitait sainte Thérèse de Lisieux, tout en étant modeste et simple.

— **Une des manières essentielles de s'approcher de la sainteté, écrivez-vous, consiste à pratiquer les vertus. Vous y consacrez un livre, Le jardin des vertus. Lesquelles vous semblent-elles primordiales ?**

— Selon les philosophes grecs Platon et Aristote, quatre vertus cardinales sont à pratiquer : la force d'âme, autrement dit le courage, la prudence, la tempérance et la justice. Ce sont les fondations de la vie morale, quelles que soient les religions que l'on pratique. S'y ajoutent les trois vertus typiquement chrétiennes, dites théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Pratiquer la vertu, ce n'est pas quelque chose de ringard ou de démodé. C'est à conquérir. On ne peut comprendre et pratiquer la foi, l'espérance et la charité sans le socle fondateur des quatre vertus cardinales. Par exemple, que serait la foi sans la tempérance ? Le fanatisme.

— **Quelle vertu faut-il cultiver prioritairement dans le monde d'aujourd'hui ?**

— Je dirais la tempérance. Nous sommes dans un monde qui refuse les limites, où l'excès est partout dans l'étalage de soi, le bavardage, l'ambition excessive, l'ego surdimensionné. Les personnes de sensibilité et d'exigence spirituelle sont au contraire discrètes, retenues, avec la paix de l'âme, ce qui permet la concorde. Oui, un monde tempérant est à souhaiter.

— **Vous jugez aussi un certain monde intellectuel en France trop attaché au matérialisme ...**

— Ce qui m'inquiète dans mon pays, c'est un laïcisme outrancier qui ne vise pas seulement à promouvoir la liberté de conscience, mais à l'éradication du sentiment religieux et de celui du divin dans l'être. Pour moi, il y a dans chaque homme ou femme, quelle que soit sa culture, sa sensibilité, un désir d'éternité, une aspiration à l'amour toujours, à la joie sans fin. Il ne faut pas vouloir supprimer, étouffer le sentiment du divin, remplacer la recherche de l'invisible par le virtuel. Si on veut asservir les gens, on essaye de déraciner en eux le sens de la dimension spirituelle. Soljenitsyne a très bien expliqué cela.

— **Dans Éloge de la solitude, vous écrivez que la solitude peut être un fardeau ou une forme de liberté. Vous en parlez d'expérience ?**

— Je suis une grande solitaire qui apprécie le silence. J'ai l'esprit de solitude, mais j'aime aussi parler, écouter et rencontrer. Si j'aime célébrer la beauté de cette voie solitaire, c'est-à-dire de la liberté, je ne suis pas dans une caverne avec un cruchon d'eau et un bout de pain. Je n'ai qu'une existence et j'essaie d'en faire un chant qui sème des semences de justice, de beauté, de charité. La démarche solitaire n'exclut pas la rencontre, l'amour, mais l'autre ne doit pas être là pour combler un manque. On peut être solitaire et en paix avec soi-même. La solitude peut être rayonnante. ■



Jacqueline KELEN, *Histoire de celui qui dépensa tout et ne perdit rien*, Paris, Le Cerf, 2019. Prix : 16,30€. Via L'appel : - 5% = 15,49€.

Take Away solidaire

LES PETITS

PLATS DU PERRON

Photos et textes : Stephan GRAWEZ



À Namur, Le Perron de l'Ilon a décidé de vivre la crise sanitaire de manière solidaire. Cette entreprise d'économie sociale gère habituellement un restaurant-brasserie en centre-ville, deux autres de collectivités à Bouge et Champion, et un service traiteur. Ce projet vise tout d'abord la formation de demandeurs d'emploi peu qualifiés et permet d'offrir des contrats "tremplin pour l'emploi". La crise de la covid l'a amené à s'adapter à la production de repas Take Away et à aider l'ASBL Une main tendue en lui fournissant des repas financés par ses clients.



FORMATION ET TRAVAIL.

Chaque année, *Le Perron de l'Ilon* accueille environ septante stagiaires en formation. Il offre aussi près de vingt contrats d'insertion à des assistants. Tous sont encadrés par des formateurs, professionnels de l'Horeca. « *Nous ne sommes pas seulement un opérateur économique. Si on a une activité qui peut se maintenir, autant la rendre solidaire* », explique Gregory Leclercq, son directeur. L'idée de développer des repas *Take Away* vient de l'équipe. « *Nos recettes, ce sont un tiers de subsides et deux tiers issus de notre activité Horeca.* »



UN SUCCÈS GRANDISSANT.

Vendredi matin. Les *Take Away* prennent forme. C'est avec le deuxième confinement que l'équipe a voulu conserver une activité minimum. Alors qu'elle espérait vendre soixante à quatre-vingts repas, elle en prépare aujourd'hui entre six cent cinquante et sept cents chaque vendredi. « *Le côté solidaire, c'est la possibilité pour les clients d'offrir en plus un repas à l'ASBL Une Main Tendue. Pour quatre euros supplémentaires, Le Perron finance la préparation d'un repas. Cela permet à l'équipe de rester partiellement au travail. Chacun reste mobilisé et engagé. Cela crée aussi une dynamique positive.* » Telle secrétaire dresse les plats, telle assistante s'essaye à la communication, le chef de salle est à la caisse... Chaque dimanche, entre quatre-vingts et cent repas solidaires ainsi que cinquante à soixante soupes sont ainsi offerts à *Une Main Tendue*.



ENLÈVEMENT.

Vendredi, fin de journée. Les clients viennent au *Perron* emporter leur commande. En attendant que le restaurant puisse reprendre une activité normale. Grâce à eux, plus de mille repas solidaires ont été offerts de fin octobre à fin décembre.



MAIN TENDUE.

Dimanche soir. Les repas offerts par les clients du *Perron de l'Ilon* sont arrivés. Habituellement, les bénévoles d'*Une main Tendue* ne cuisinent que du mardi au vendredi. Grâce aux repas solidaires, les bénéficiaires ont aussi un repas chaud le dimanche.



DISTRIBUTION.

Reconnue comme restaurant social et lieu de distribution de colis alimentaires, *Une Main Tendue* est située entre la gare de Namur et le Centre culturel-Abattoirs de Bomel. Cette association est l'une des rares à ouvrir son accueil aussi le dimanche.



NOUVEAUX BÉNÉFICIAIRES.

La crise sanitaire a provoqué l'arrivée de nouvelles personnes en difficulté. Laurent Frémal, responsable de l'ASBL, explique : « *Un public de personnes très fragilisées se retrouve chez nous. Elles n'imaginaient pas devoir venir ici faire la file, croyant que c'était réservé aux bénéficiaires du CPAS. Cet afflux se fait surtout ressentir depuis le deuxième confinement.* » Menu de ce soir : lasagnes au saumon venues du *Perron*.

« Si tu le veux, tu peux me purifier » (Marc 1,40)

OSER TOUCHER,

VITE!

Gabriel RINGLET



Comme tout paraît simple en régime de séparation : la santé et la maladie, le pur et l'impur, les honnêtes gens et la racaille...

Par temps de dureté et d'incertitude, les frontières se raidissent plus encore et des réseaux sans complexe, c'est-à-dire sans complexité, opposent le sacré et le profane, l'ivraie et le bon grain. Un homme, soudain, se retrouve de l'autre côté de l'homme, ou un peuple, ou une banlieue. Pour une plaie, pour un abcès, il est prié de quitter l'humanité. En avion, parfois, et sans bruit, de préférence. Que l'impur rejoigne l'impureté et ne fasse pas tache plus longtemps. Mais il arrive que cet homme résiste. Qu'a-t-il encore à perdre ? Il vient donc, ce jour-là, « trouver Jésus ». La démarche ne manque pas d'audace. Elle traduit en tout cas une belle confiance. Alors que tout le pousse à s'éloigner, il s'approche : « Si tu le veux, tu peux me purifier. »

« Ému jusqu'aux entrailles », Jésus touche le lépreux. Il aurait pu se tenir à distance. Même avec sympathie. Jeter un regard, faire un signe, dire un mot. C'eût été beaucoup. Audacieux même. Car il connaît bien la loi et sa dure exigence de mise à l'écart. Mais au lieu de cela il se laisse approcher. Mieux : il étend la main et touche l'intouchable. Pas besoin d'aller plus loin. Inutile d'entendre les mots qui suivent : « Je le veux, sois purifié. » Il le touche, et cela suffit. Il le touche et déclenche un séisme. Il le touche et ce toucher-là le réintègre dans l'humanité. Mais en le touchant, Jésus provoque un second tremblement, il déplace une frontière, il renverse un système : où est le pur ? Où est l'impur ? Il le touche et c'est le pouvoir religieux lui-même qui est touché, en plein cœur.

URGENCES

L'Évangile ne sépare pas. Il ne nie pas la tumeur, mais il n'enferme pas dans la tumeur. Il n'emprisonne

pas dans la souillure. Il ne réduit pas un homme à sa lèpre : il lui propose d'y entrer et de la traverser. En d'autres termes, l'Évangile pousse à rompre avec le faux sacré qui met en danger la liberté de l'homme. Il ne joue pas le sacré contre le profane, le "dedans" du temple contre le "dehors", mais il invite à habiter le profane avec une telle intensité qu'il en devienne sacré.

Il y a urgence. Urgence à retrouver le toucher de l'Évangile, urgence à guérir, vite, car Jésus est pressé comme le laisse entendre Marc aux versets 42 et 43, surtout dans la traduction de Chouraqui :

« Vite, sa lèpre s'en va ; il est purifié.

Il le rudoie. Vite, il le jette dehors. »

Il y a urgence pour le christianisme. Urgence à redevenir un événement, une pratique. Urgence à étendre la main, à bénir, à toucher.

LEÇONS PARTICULIÈRES

Je viens de réécouter la pianiste Hélène Grimaud. Dans Schumann, dans Chopin. Et du coup, j'ai relu ses *Leçons particulières* où je l'entends parler de solitude et de recueillement, de la mort aussi, « ce point si central où la vie, la vie justement, retrouve son urgence ». Et de l'art qui « renouvelle la religion », et de l'éternité « au cœur de nos vies ». Mais là où la musique de ses mots me rejoint plus encore, c'est quand elle évoque la blessure : « Nous sommes toutes et tous blessés, personne n'échappe au tragique de l'existence. La seule différence est peut-être que l'artiste a davantage conscience de cette blessure, qu'il refuse de s'en accommoder et il en fait une grâce. »

Je ne sais pas si le lépreux de l'Évangile était un artiste, mais une chose est sûre : sa lèpre, il refusait de s'en accommoder. Et après le toucher de Jésus, il va faire de sa blessure une telle grâce que les notes de sa guérison n'arrêteront plus de chanter. Du coup, Jésus se voit forcé de poursuivre ses leçons particulières... « loin des lieux habités ». ■



Hélène GRIMAUD, *Leçons particulières*, Paris, Pocket, 2007. Prix : 7,45€. Via *L'appel* : - 5% = 7,08€.

Lectures spirituelles



S'OUVRIR À L'ESPRIT

Pour ceux qui cherchent à s'éclairer auprès des religions orientales, voici une introduction à la *Philocalie des Pères neptiques* accompagnée d'extraits choisis avec un souci d'actualisation. Cette anthologie d'écrits mystiques du IV^e au XV^e siècle issus du patrimoine de l'Orient chrétien est œcuménique et universelle. Elle a pour voie royale la prière de Jésus ou du cœur, et elle s'adresse à un public plus large que le milieu monastique. Pour l'auteur, qui la relie à des pratiques psycho-corporelles, « *la lire, c'est se mettre en mouvement* » et « *s'ouvrir au vent de l'Esprit qui fait toutes choses nouvelles* ». (J.Bd.)

Michel Maxime EGGER, *L'Être caché au cœur*, Genève, Labor et Fides, 2020. Prix : 18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.



AU CREUX DE L'ABSENCE

Le romancier, poète et essayiste namurois rassemble dans une magnifique anthologie quelques-uns de ses poèmes avec lesquels le peintre Jean Morette fait dialoguer ses paysages aux couleurs vives. On y trouve des rimes égrenées dans sa course entre 1979 et 2011, au long de ses voyages, au fil de ses rencontres masculines et clandestines, au gré de ces êtres parfois solaires dont la route a croisé la sienne. Avec la solitude pour bagage, il s'aventure au cœur des villes, de la fêlure. Il fixe dans l'éternité de la poésie les moments fugaces de l'existence et les portraits de ceux que la mort a emportés. (J.Ba.)

Alain DANTINNE, *Amour quelque part le nom d'un fleuve*, Billère, L'herbe qui tremble, 2020. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€.



ARGUMENTS VALABLES ?

Voici un livre utile pour comprendre, éventuellement résister, déjouer les idées développées par certains de nos interlocuteurs, sans se laisser piéger. Prudence face à des penseurs, décideurs, *influenceurs* qui manient les mots et tiennent des arguments d'apparente logique irréfutable et pourtant fallacieux. Via internet, les discours foireux, les *fake news* abondent. Socrate et Aristote invitaient déjà à la vigilance. Actualisant cette réflexion, l'auteur plaide de manière pertinente pour une pensée critique et un usage du mot juste. C'est un impératif pour bien agir, mais aussi pour être un sage humaniste. (G.H.)

Luc de BRABANDERE, *Petite Philosophie des arguments fallacieux*, Editions Eyrolles, 2020. Prix : 14€. Via *L'appel* : - 5% = 13,30€.



CONJONCTION ARTISTIQUE

Quand poésie et photographie se rencontrent, cela produit ce bel ouvrage fruit de la collaboration entre deux artistes s'exprimant dans leur langage propre. Un objet qui valorise un état de grâce entre l'instant et le fugace, reflétant de mille feux l'immatériel de la vie sous ses formes les plus ténues. Chacune a porté son regard sur l'œuvre de l'autre, s'y est attardée afin de faire dialoguer images et mots dans une énergie cumulée. Comment distinguer cette force entremêlée qui forme un tout porté par une vibrante émotion magnifiant celui qui les aborde avec un cœur pur ? En se laissant porter par son émotion. (B.H.)

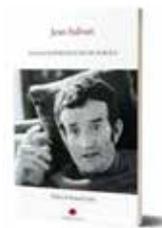
Jackie FOURMIÈS, Martine ROUART, *Saisir l'instant*, Le Coudray, Éditions Feuillage, 2020. Prix : 15€. Via *L'appel* : - 5% = 14,25€.



CHEMINER EN CROYANT

Le chrétien vit un tiraillement entre la foi qui l'attire et le doute qui l'étreint. Pour que triomphe cette joie qu'est la foi, il doit tenter de suivre la voie tracée par Jésus. Telle est l'idée générale de cet ouvrage qui insiste sur le fait que Dieu veut un homme libre et autonome dans ses choix. Le chrétien est appelé à construire sa vie en totale indépendance en gardant toujours en point de mire l'appel de Jésus à aimer son prochain, base du succès de la religion catholique axée sur l'amour. Sans oublier les paroles de Saint Irénée : « *Pourquoi Dieu est-il devenu homme ? Pour que l'homme devienne Dieu.* » (B.H.)

Paul LÖWENTHAL, *Par nous, avec nous et en nous*, Paris, Vérone Éditions, 2020. Prix : 14,10€. Via *L'appel* : - 5% = 13,40€.



POUR JEAN SULLIVAN

« *Quarante années d'amitiés tissées dans le souffle de la présence de Jean Sullivan* » : c'est ainsi que le poète Jean Lavoué définit le livre qu'il publie en hommage à celui qui était, écrit Bernard Feillet dans sa préface, « *un des rares chrétiens que je connais qui savait que Jésus était mort* ». Ce recueil rassemble des textes de Pierre-Henri Simon, Jacqueline Piatier ou Henri Guillemain consacrés à l'homme ou à ses livres et une soixantaine d'hommages d'aujourd'hui signés Dominique Collin, Gabriel Ringlet, Colette Nys-Mazure ou Myriam Tonus qui dresse un parallèle entre ce « *théologien de plein vent* » et Maurice Bellet. (M.P.)

Collectif, *Dans l'espérance d'une parole*, Hennebont, L'enfance des arbres, 2020. Prix : 20€. Pas de remise sur ce titre.

Les textes religieux face à la science

L'IMPASSE

DU CONCORDISME

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



Un ouvrage ancien comparant la Bible et le Coran pose la question du rôle que doit jouer un texte religieux dans la vie d'un croyant.

Avant la pandémie, en profitant d'une balade à Bruxelles, je suis entré dans une librairie dite islamique, par ailleurs bien connue. Mon but était de me mettre à jour sur le genre de littérature qui y était vendu, moi qui étais passé depuis longtemps à d'autres types d'ouvrage. Déception ? Je ne saurais dire. Pour qu'il y ait déception, il faut qu'il y ait espérance. Au fond de moi, je savais déjà que j'allais y trouver le même type de littérature qu'il y a vingt ans...

LA BIBLE, LE CORAN ET LA SCIENCE

Et de fait, je tombai sur un ouvrage qui traverse obstinément les années : *La Bible, le Coran et la science*, de Maurice Bucaille, édité pour la première fois en 1976. Il s'agit d'un ouvrage rédigé d'abord dans le but de rapprocher chrétiens et musulmans, si l'on en croit l'avant-propos. Si l'intention a été louable, l'exécution aura été délétère jusqu'à aujourd'hui.

Le propos du bouquin est simple : la Bible serait truffée d'erreurs scientifiques alors que le Coran serait en parfaite adéquation avec la science moderne. Il est inutile de créer un suspens qui n'en est pas un : tout l'ouvrage est parcouru de glissements de sens, deux poids deux mesures et raisonnements circulaires.

L'auteur fixe à l'avance ses propres conclusions et cherche ensuite un moyen de les confirmer, souvent au prix de l'honnêteté intellectuelle. C'est en somme le principe même de ce que l'on appelle le concordisme : faire concorder a posteriori des découvertes scientifiques avec un texte religieux au prix d'un en-

semble "d'interprétorsions" (interprétation qui aboutit à une torsion du texte). Et pourtant, cet ouvrage jouit d'un succès pérenne, presque cinquante ans après sa sortie, et après moult rééditions.

LA QUESTION DE L'AUTORITÉ DE LA SCIENCE

Au risque de surprendre, beaucoup de musulmans attachés aux sciences se sentent pourtant insultés par cet ouvrage. Juger de la pertinence d'un livre religieux à partir de la science revient en effet à soumettre le livre à l'autorité de la science. Une science sans arrêt en mouvement, dont les résultats d'aujourd'hui peuvent être remis en question par les découvertes de demain. Ni la Bible ni le Coran ne méritent ce sort de girouette qui pointera là où le vent de la science soufflera.

La question de fond derrière cette critique du concordisme est celle du rôle que doit jouer un texte religieux dans la vie d'un croyant. La science, par définition, traite du factuel, de ce qui se trouve dans l'évènement. Ou, en d'autres termes, de l'évènementiel. Sur ce terrain, la science est imbattable et n'acceptera personne à sa table.

PROMESSE D'ÉTERNITÉ

C'est sur le plan d'un au-delà du factuel, sur ce qui dépasse l'évènement, ou, pour le dire autrement, sur ce qui est éternel, que doit porter une lecture des textes religieux.

Une religion n'est en effet jamais autre chose qu'une promesse d'éternité. Comme pour toute promesse, on est en droit d'y croire ou de ne pas y croire. Mais si on choisit de croire en l'éternité, il devient vain, et passablement contradictoire, de vouloir trouver ce qui est éternel dans ce qui, par définition, est constamment changeant. ■

Maurice BUCAILLE, *La Bible, le Coran et la science. Les Écritures saintes examinées à la lecture des connaissances modernes*, Paris, Seghers, rééd. Pocket Agora, 1976. Prix : 9,25€. Via *L'appel* : - 5% = 8,79€.

Confinements et couvre-feux se prolongent

PRIÈRE

POUR L'AMOUR

Floriane CHINSKY

Dr en Sociologie du Droit, rabbin à Judaïsme en Mouvement



La créativité que permet le mouvement physique et relationnel est rendue difficile par les masques, les chorégraphies distanciées, la rigidité des réunions en ligne.

La robotisation qui nous touche me semble très inquiétante. Sans relations interpersonnelles, rien d'humain n'est possible. En ce début d'année, après m'être adressée beaucoup à nous, et à moi-même, je me tourne vers l'Absolu, pour qu'il nous aide à contrebalancer les effets de ces lourdes contingences. Ainsi, que le dit Éric Fromm dans *L'art d'aimer*, « l'homme religieux authentique a foi dans les principes que "Dieu" représente ; il pense la vérité, vit l'amour et la justice, et il ne donne de prix à son existence que dans la mesure où il y trouve l'occasion d'épanouir au maximum ses virtualités humaines... » Les grandes restrictions existant aujourd'hui sur nos "virtualités humaines", les relations avec notre prochain, l'amour, nous projettent dans de grands dangers. Lorsque l'étincelle d'humanité qui nous anime est moins nourrie, les risques augmentent. Risques de devenir violents pour nous-mêmes ou autrui, de perdre le sens de la relation, de perdre toute solidarité, d'oublier l'humain qui est en l'autre, d'affaiblir nos neurones miroirs, de glisser dans une toujours plus grande robotisation, le risque du totalitarisme est grand.

POTENTIEL D'HUMANITÉ

Voici quelques mots d'espoir, quelques invocations et évocations.

« Éternel,
Toi qui nous as créés à ta ressemblance,
Toi qui as mis en nous le plus haut potentiel d'humanité,
Toi qui nous donnes la capacité de créer du nouveau,
de nous élever au-dessus des contraintes de l'existant
pour accéder à du meilleur,
Toi qui nous donnes le langage et la capacité de com-

munique, d'écouter l'autre et d'être écouté,
Toi qui nous donnes la capacité de nous plonger dans
l'autre pour le comprendre, qui nous enseigne que tu as
créé notre prochain "comme nous-mêmes",
En ces temps où le visage de notre prochain est caché,
où ses expressions sont voilées, où sa souffrance est
indécelable,
En ces temps où le visage de notre prochaine est mas-
qué, où elle ne peut exprimer ses désirs,
En ces temps où tout ce qui se résout habituellement
par de petits gestes inconscients n'est plus géré, où le
souci de soi-même et de l'autre n'est plus subtilement
lisible,
En ces temps de cloisonnement sociaux, où les besoins
des uns et des autres sont antagonisés,
En ces temps où il est tellement difficile d'éviter de tom-
ber dans la recherche du contrôle, dans la soumission
ou dans la révolte,
En ces temps où tous ces phénomènes conjugués fa-
vorisent violence et désespoir,
Aide-nous. »

ENTENDRE L'AUTRE

« Sois à nos côtés,
Rappelle-nous sans cesse que tu nous as créés à ta res-
semblance,
Que nous sommes pleins de cette dignité et de cette li-
berté, même si nous sommes seuls,
Que nous sommes faits, destinés et libres d'accéder aux
amitiés, même si nous sommes seuls,
Que nous sommes capables d'entendre l'autre, même si
nous pensons avoir raison,
Que nous sommes capables de respecter les choix des
autres, même si nous pensons avoir raison et que nous
avons peur des conséquences,
Que nous sommes capables de nous entourer de per-
sonnes qui nous respectent, même si nous sommes
entourés de personnes trop convaincues qu'elles ont
raison.
Soutiens celles et ceux qui revendiquent d'avoir raison,
pour qu'elles retrouvent la raison.
À tous ceux et celles qui abdiquent leur légitimité, pour
qu'ils retrouvent courage,
À celles et ceux qui ont perdu espoir, qu'elles retrouvent
ton visage,
À nous toutes et tous, de surmonter les antagonismes,
de prendre soin de nous-mêmes, de gérer consciem-
ment les conflits,
Pour que nous puissions voir le visage de l'autre, en-
tendre ses choix, écouter ses émotions, créer de l'humain
dans ce qui se robotise, retrouver ta ressemblance. » ■

Ceci n'est pas du développement personnel

LES LIVRES QUI DÉLIVRENT

Chantal BERHIN

Et si les livres avaient le pouvoir de réenchanter la vie ? Cette idée est à la base de la bibliothérapie, une pratique née aux États-Unis il y a une centaine d'années. Adaptée à l'Europe, elle s'invite notamment dans des ateliers collectifs.

Textuellement, "bibliothérapie" signifie "soin par le livre. Aux États-Unis, où cette pratique est courante et plus ancienne qu'en Europe, ont vu le jour des livres de prescription littéraire, du style *500 livres pour être heureux*. Vous êtes déprimé ?

Lisez tel titre. Vous avez peur des autres ? Plongez-vous dans tel autre. Pas d'accord, réagit Régine Detambel, bibliothérapeute et auteure de l'ouvrage *Les livres prennent soin de nous* : ce n'est pas de cette manière que la magie opère, mais « *par le rythme et la musicalité de leurs phrases, l'ordre de leur syntaxe, le toucher sensuel de leur papier* ». Elle déplore la vision des biblio-coach d'outre-Atlantique qui ne pensent qu'à prescrire des livres de psychologie grand public ou « *d'auto-traitement* », mettant sur la table une méthode précise pour dissiper ses phobies.

INDIVIDUEL OU COLLECTIF

Éloïse Steyaert pratique cette discipline en individuel et en collectif. L'accompagnement individuel s'adresse plutôt à une personne qui veut résoudre un problème précis, assez important pour la faire souffrir. Dans ce type de démarche en binôme, la bibliothérapeute belge propose une méthode articulée en trois phases, autour de trois types d'ouvrages : un roman, puis un livre de développement personnel et enfin un objet littéraire hybride : une BD, une poésie, un roman graphique, un audiolivre... Mais rien n'est imposé et chaque étape est marquée par un retour d'avis et de ressenti. Ensemble, on ajuste, on rectifie. Il ne s'agit pas d'une formule toute faite transposable à n'importe qui. On s'éloigne de la méthode anglo-saxonne, même si, dans ce processus-ci, intervient quand même un livre de développement personnel.

Éloïse Steyaert propose aussi une démarche en groupe. « *J'aime le caractère collectif des ateliers, où chacun prend sa part au concert, explique-t-elle. L'atelier est ouvert à tous et toutes, sans élitisme. Les participants sont principalement des femmes, mais quelques hommes font aussi la démarche. Des personnes actives professionnellement, des retraités... Il n'est pas nécessaire d'être un grand lecteur. Pour ma part, je ne fais pas référence à Balzac, à Victor Hugo ou aux lauréats du prix Goncourt. Certaines personnes sont parfois gênées de dire qu'elles aiment lire du Marc Levy. Il n'y a aucun jugement de ma part sur les goûts en matière de littérature. On s'exprime en toute confidentialité. Ce qui compte*

c'est de retrouver son pouvoir d'expression. Et dans ma pratique, il n'y a pas de méthode de gourou ou de secret de marabout. C'est important de travailler dans la lumière. »

Diverses formes d'expression littéraire peuvent être choisies en atelier : des petits jeux d'écriture, des mantras, des citations, des textes de chansons, des poèmes connus, de la poésie moderne telle qu'on peut en trouver sur les réseaux sociaux. Ou encore des poèmes "choraux" que l'on construit ensemble, en jouant sur les mots, sur le ressenti immédiat et l'imagination. Ce type d'écriture et de lecture poétique est, selon Éloïse Steyaert, très porteur de sens. Parfois autant que du Baudelaire. Et toutes ces activités, vécues dans une bulle de respiration, apportent un mieux-être palpable.

DES MOTS, DES ÉMOTIONS

Régine Detambel confie qu'elle aime la lecture depuis sa plus tendre enfance et qu'elle a pu éprouver l'action bienfaitrice des livres dans sa vie. En période de solitude, comme durant ses années de pensionnat, ils ont été présents et consolants. Dans sa pratique de kinésithérapeute, sa formation initiale, elle a toujours été attentive aux personnes âgées et isolées. Elle a pu constater comment celles-ci peuvent aller mieux grâce au miracle de la parole échangée par le biais d'un objet littéraire. Et comment les mots redynamisent quelqu'un, même à un stade de vie supposé ne plus permettre aucun échange avec autrui.

Comme Marc-Alain Ouaknin, auteur du livre *Bibliothérapie. Lire c'est guérir*, elle pense que « *la bibliothérapie doit permettre à chacun de sortir de l'enfermement, de la lassitude, pour se réinventer, vivre et renaître à chaque instant dans la dynamique d'un langage en mouvement* ». Selon elle, les livres mettent des mots sur les émotions. Par contre, l'auteure française est résolument opposée à l'usage de livres de bien-être en bibliothérapie. Elle se distancie ainsi de la pratique anglo-saxonne qui prescrit un livre à quelqu'un en fonction d'une pathologie. Comme si un roman dont le thème serait la souffrance, la maladie ou la mort, allait d'office venir réparer un *burn out*, une dépression ou un deuil difficile. « *Cela ne marche pas comme ça* », affirme-t-elle.

Régine Detambel part de l'idée que tout ce qui est artistique déborde le purement visible et le quantifiable. L'être humain



LIRE.
Pour trouver du sens et nourrir son âme.

est bien plus que les dix pour cent de vie rationnelle et compréhensible au premier abord. Il est aussi dans ses rêves, tant nocturnes qu'éveillés. Les livres portent et expriment ses désirs enfouis. C'est pourquoi, est-elle convaincue, principalement les fictions, les récits et les romans prennent soin de chacun. Même s'il est difficile, admet-elle, d'expliquer le fonctionnement exact de la bibliothérapie. De réaliser comment, avec des textes et d'autres outils d'expression verbale et écrite, l'intériorité se retrouve elle-même et peut se déployer.

CHANGEMENT INTÉRIEUR

Réellement, cette pratique nourrit, redynamise et aide la personne à trouver son issue seule. Et d'évoquer le psychiatre suisse Carl Gustav Jung : les symptômes d'une « maladie de l'âme » disparaissent quand on change de vie. La créativité littéraire permet cette modification intérieure par laquelle un changement dans la vie est possible. Les romans possèdent un effet miroir. Une idée que partage Éloïse Steyaert : « *Quelque chose de nous s'y joue, avec effet d'identification et de distanciation. Quand le livre parle de moi, un espace se crée pour s'imaginer. Le chemin de rédemption commence.* »

L'épisode du cactus rose, dans *La Naissance du jour* de Colette, constitue un exemple frappant de transformation de soi par les mots. L'héroïne, Sido, refuse d'aller passer huit jours loin de chez elle pour assister au mariage de sa propre fille, que pourtant elle adore. Elle écrit une lettre au père de la

mariée, son second mari, lui expliquant qu'elle possède un cactus rose dont la floraison est rare et qu'elle ne voudrait pour rien au monde rater cet événement. Elle sera sans doute morte, écrit-elle, lors de la prochaine floraison, quatre ans plus tard. En réalité, c'est le drame de Colette elle-même, en proie à la difficulté de se voir vieillir, de se montrer vieille et donc de ne plus plaire. La dépression l'assombrit, l'isole et la tétanise.

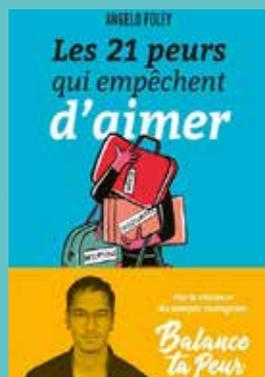
Dans la vraie vie, elle a écrit une tout autre lettre, retrouvée plus tard, où elle dit au contraire que, pour voir sa fille et l'embrasser, elle se passera d'assister à la floraison de son cactus rose. « *À quoi donc sert la falsification à laquelle l'auteure Colette s'était livrée ?* s'interroge Régine Detambel. (...) *Après la publication de La Naissance du jour, Colette va s'appuyer sur la force que lui a donnée cette lettre falsifiée. Écrire, à partir de La Naissance du jour, fut réellement pour Colette une nouvelle création de soi-même par soi-même. Un auto-engendrement, une refondation de soi, sous la protection de cette Sido imaginaire.* » Elle est devenue, comme elle l'écrit à propos d'elle-même, « *une telle femme qui ne cessa elle-même d'éclorre, infatigablement, pendant trois quarts de siècle.* » ■



Régine DETAMBEL, *Les livres prennent soin de nous: Pour une bibliothérapie créative*, Arles, Actes Sud Babel, 2017. Prix : 6,80€. Via *L'appel* : - 5% = 6,46€.

Éloïse STEYAERT, *Le mot qui délivre*
www.lemotquidelivre.be/

*Au-delà
du corps*



COMBATTRE SES PEURS

« *Nos peurs sont des tunnels qu'il nous faut traverser.* » Fort de cette conviction, le thérapeute holistique et artistique Angelo Foley en relève vingt-et-une liées à la relation amoureuse (faire mal, souffrir, s'abandonner, se séparer, lâcher prise...).

Pour chacune d'elle, après une réflexion sur l'amour et le couple, il cite un témoignage (le plus souvent féminin) reçu sur son compte Instagram, explique en quoi consiste cette peur et propose un moyen de la dépasser. (M.P.)

Angelo FOLEY *Les-21-Peurs-qui-empêchent-d-aimer*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 17,65€. Via *L'appel* : - 5% = 16,77€.

D'envoûtantes balades musicales

SARINA DÉFEND **DES VALEURS** *D'ÉCOUTE ET DE PARTAGE*

Propos recueillis par Michel PAQUOT

La pianiste et chanteuse franco-belge Sarina a sorti un premier album aux tonalités pop-classique où, de sa voix cristalline, elle confie son vague à l'âme. Avidée de contacts humains, cette « fan de thé », par ailleurs non-voyante, a suppléé l'absence de concerts par de très suivis Tea-Time hebdomadaires sur facebook.

« **L**a chanson que tu entends est ta chanson, la chanson du cœur brisé, sens-tu que tes jours vont mal et que ton âme est à part ? » « Je me sens triste, le monde autour de moi s'estompe et ma tête est trop lourde pour mes épaules. » « J'ai besoin que tu dises que tu m'aimes. (...) J'ai besoin de ta voix quand il fait trop sombre. » « Les gens sont gentils, mais je marche toujours seule. Je ne vois jamais la fin de cette plaine désertique. » Ces constats assez noirs, ces ressentis pas spécialement guillerets, on les imaginerait dans la bouche d'une personne dotée d'un certain vécu traînant avec elle une mélancolie vaguement dépressive.

Que nenni ! Ces phrases ont été écrites par une jeune femme d'un peu plus de vingt ans, pleine de peps et de joie de vivre. Elles sont en effet extraites des chansons du premier album de

« **Je reste émerveillée, je ne prends pas les choses pour acquises.** »

Sarina, une pianiste qui a sorti l'automne dernier un nouveau single au même rythme planant, *Unseen (Invisible)*. Elle s'interroge :

« *Que se passe-t-il quand on se sent invisible ? Quand les gens ne vous voient pas telle que vous êtes, que vous avez l'impression de ne pas exister ? Les autres pensent connaître des choses de moi, mais ce n'est pas du tout cela. On a toujours peur d'être mal compris et que ça s'enflamme très vite.* »

MERCI GRAND-MÈRE

Sarina Cohn - Sarina comme nom d'artiste, Sarina Music sur sa page facebook et sarinamusicoffical pour son compte Instagram - est née à Paris en 1994 de parents franco-belges et a grandi à Bruxelles. Sa mère est artiste peintre, son grand-oncle musicien et, surtout, sa grand-mère est professeure de chant et piano. À peine la fillette parvient-elle à se tenir assise qu'elle est juchée sur un tabouret face aux touches blanches et noires. « *Le mercredi après-midi, se souvient-elle, j'allais chez elle, je prenais un goûter puis on chantait, on faisait de la musique, je ne voyais pas le piano comme du travail. Même s'il y avait de la rigueur, de la contrainte, la notion de plaisir était omniprésente. Ma grand-mère me disait simplement que, si je ne travaillais pas, je n'avancerais pas et j'en serais au même point la semaine suivante.* »

Tout naturellement, l'adolescente est inscrite à l'académie d'Anderlecht. À seize ans, celle qui compose et écrit des chansons depuis plusieurs années termine dans le trio de tête à un concours avec les Jeunesses musicales, ce qui l'amène à participer à un festival en Norvège. Au même âge, elle se présente à la sélection belge pour l'Eurovision où elle arrive deuxième. Elle se dit alors qu'elle pourrait bien en faire son métier. Elle s'inscrit donc au conservatoire de Valenciennes, tout en suivant des études de psycho à Louvain-la-Neuve. « *J'hésitais entre les deux carrières, puis le choix s'est imposé, même si j'ai quand même fait un master en musicologie. Et quand j'ai été sûre que je pouvais présenter quelque chose dont j'étais fière, je me suis lancée.* » Avec une particularité néanmoins : suite à une maladie de naissance, elle est non voyante, ce dont elle ne parle pas. « *Cela n'a rien à voir avec le fait que je fasse de la musique, cela ne m'a jamais empêchée de faire mon métier. Quand je chante, quand je suis en concert, je m'en fiche. Mais si je le dis, les gens ne vont plus voir que cela. Je ne vais plus être une chanteuse mais une aveugle qui chante. Je n'ai pas envie de le mettre en avant car cela desservirait mon projet. Et je ne pense pas que c'est cela qui a développé mon oreille musicale, mais l'entraînement.* »

TEA-TIME CONFINÉS

Son démarrage a été possible grâce à des rencontres, principalement celle de Philippe de Cock qui, en plus de jouer du piano, fait les arrangements de ses chansons. Et grâce aux réseaux sociaux. « *Facebook et instagram m'apportent beaucoup au niveau professionnel, précise-t-elle. Je m'en sers pour faire partager ma musique, c'est une chance pour les artistes, mais, d'un point de vue privé, je les utilise peu. Ils permettent de se faire connaître et de rencontrer des gens réellement, sans que ce ne soient que des likes.* » Depuis le début du premier confinement, Sarina organise régulièrement sur facebook des *Tea-Time musicaux* où, une tasse de thé bien en évidence, elle chante dans plus de quinze langues différentes. Elle a par exemple reçu un message d'un auditeur de Moscou la félicitant pour son accent russe. « *Chaque Tea-Time se transforme en forum, les gens se parlent, s'échangent des informations. Les réseaux sociaux permettent d'interagir avec chacun, ce qui n'est pas possible en concert où l'on n'a pas l'opportunité de discuter avec les gens.* » Avant Noël, elle a réalisé son soixante-quatrième *Tea-Time* dans un hôpital pour le personnel soignant. « *Le confinement n'arrête pas la possibilité de partager.* »

Cette notion est essentielle chez elle. « *Ma famille est juive peu pratiquante, commente-t-elle. Ce qui comptait d'abord, c'étaient les valeurs d'écoute, de partage, de respect. Le fait d'ouvrir sa porte aux gens qui le demandent. C'est une chose que j'essaie vraiment de préserver. Comme le disait ma grand-mère : chanter, c'est bien, mais si personne ne t'écoute, ce n'est pas terrible. Se tourner vers l'autre, faire pour les autres et voir ce qu'ils peuvent nous apporter sont des lignes directrices pour moi. L'an dernier, je suis allée jouer à Menton, près de la frontière italienne, pour une association de partage pour la tolérance entre les différentes cultures.* »

CARNET DE VOYAGE

Première, son album sorti en 2019, a été entièrement financé grâce au crowdfunding (financement participatif) via kissKissBankBank. En quelques semaines, elle a obtenu plus de deux cents fois de la somme espérée, ce qui lui a, en plus, permis de faire des concerts. Conçu comme un carnet de voyage intérieur, ce disque est un bel objet qui comprend les textes (en anglais) des chansons brièvement présentées, des photos, des témoignages de personnes qui travaillent avec Sarina et des pages blanches ne demandant qu'à être noircies. Et pour chacun des morceaux, la jeune femme propose un thé différent. « *J'aime bien écouter de la musique en en goûtant, cela permet d'associer deux expériences très fortes.* »

Sa musique est un mélange de pop et de classique, un rythme lancinant, doucement mélancolique, destiné à toucher la sensibilité de l'auditeur même s'il ne comprend pas les paroles. Car, rappelle-t-elle, « *la musique est un média universel, c'est elle qui rapproche les gens* ». Entre les deux confinements, elle a été invitée à chanter la Brabançonne en ouverture du grand prix de Francorchamps. Et fin 2020, elle est apparue sur la Une en duo avec Adamo. « *Je reste émerveillée, je ne prends pas les choses pour acquises. Ce qui me meut tous les jours, me fait me lever le matin, ce n'est pas le fait d'être connue, mais l'envie de faire de la musique, de jouer avec des musiciens.* » Actuellement, elle prépare son deuxième album. ■

Prochain concert : le 29 avril au Prince Club, Chemin des deux fermes 1, 1331 Rosières (Rixensart). www.prince-club.be/

Backstage d'un amusement

LA DRÔLE DE VILLE DONT ON EST LE BÂTISSEUR

Frédéric ANTOINE

Bâtir une ville ? Quoi de plus simple. Il suffit de s'autoproclamer maire d'un territoire et de le baptiser. Ensuite, avec un peu d'argent (virtuel) reçu et la capacité d'édifier gratuitement des routes et des habitations, on se met à dessiner sur l'écran des artères et à y placer de petites maisons, des "habitations de zone résidentielle", des "maisons de vieille ville" ou de "zone latino". Ces dernières seront les moins exigeantes, alors qu'en zone résidentielle, on aura besoin de confort. Très vite, on réclamera donc de l'électricité et de l'eau. Dans une ville moderne, on n'a ni lampe à huile ni pompe à bras... Il faut donc que le maire achète château d'eau et centrale électrique. Pour ne pas dépenser trop, son choix ira vers une bonne vieille centrale au charbon, pas chère... mais qui pollue pas mal. Et voilà que ses voisins commencent à se plaindre ! Sous peine de les voir désertter les lieux, il s'impose d'éloigner la centrale. Pas une mince affaire sur un petit territoire...

COÛTEUX CONFORT

Le maire pourrait bien sûr laisser partir les mécontents. Sauf que, quand son pactole de départ sera épuisé, l'argent dont il disposera proviendra des im-

pôts payés par les habitants. Moins de monde égal moins de sous. Et comme le taux d'imposition est proportionnel au niveau de satisfaction de la population, mieux vaut la caresser dans le sens du poil. Or, la voilà qui exige qu'on s'occupe des eaux usées et des ordures. Eh oui : pas de fosse septique ou de compost en ville ! Rebelote, il sort de l'argent pour acquérir les installations idoines, tout en évitant les « *Une décharge à côté de chez moi : beurk* », les plaintes contre un incinérateur ou les émanations des égouts...

Tout à coup, une maison brûle. Dans la ville, pas de pompiers... Le maire achète une caserne. Sans présence de policiers, des résidents menacent ensuite de mettre la clé sous le paillasson. Il débourse donc pour un poste de police, puis une petite clinique...

PRODUIRE, PRODUIRE

Tout cela met les finances de la ville à peu près à sec. Or, le maire doit aussi utiliser de l'argent pour créer des magasins et les usines qui produiront les biens qui y seront vendus. En évitant que ces lieux de production soient trop près des habitants. Car, dans une "bonne" ville, les espaces sont *forcément* segmentés selon leurs fonctions : là où l'on vit, pas de bâtiments liés à

ce que l'on rejette ou consomme. Par contre, dans les zones aisées, bienvenue aux équipements collectifs et aux espaces verts... Mais pas nécessairement aux magasins, ou aux supermarchés qui, dans ce modèle urbain, n'existent étonnamment pas.

De temps en temps, le maire bénéficie de cadeaux bonus. Certains lui permettent de créer de nouveaux quartiers et donc d'écarter les pollutions. D'autres lui procurent de l'argent (rarement) et des biens de consommation (souvent). Ceux-ci sont bienvenus car ici, ce n'est pas à coup de liasses de billets que la ville prend de l'ampleur. Transformer les maisons en gratte-ciel n'est possible que grâce au troc : les maisons ne grandiront qu'en échange de biens de consommation, de plus en plus sophistiqués et chers, que le maire doit faire fabriquer. Tout en gérant les problèmes quotidiens, comme les coûteux embouteillages qui obligent à transformer les rues en autoroutes urbaines. Il ne faut donc jamais s'arrêter de produire, et de produire encore. Ce qui nécessite d'obtenir des ressources de base (bois, acier, semences...) et des biens de première transformation (plastiques, produits chimiques, textiles, sucre...) qui permettront, ensuite, de réaliser des denrées toujours plus variées. Ces biens pourront aussi être vendus contre rémunération au Siège

Médias
&
Immédi@ts

BABYLONE RÉVÉLÉE

Même si Babylone, libérée des rêves de reconstruction de Saddam Hussein, est devenu zone militaire, les archéologues y sont revenus. À 100 km de Bagdad, dans ses ruines immenses, ils cherchent à reconstituer, au moins virtuellement, ce qu'était cette cité. Une ville devenue mondialement célèbre au VI^e siècle avant JC grâce à ses jardins et à sa tour flirtant avec le ciel, dont la Genèse parle tant. Ce documentaire captivant qui remonte le temps trie légendes et réalités.

Babylone, la cité des merveilles, sur France 5, jeudi 4/02, 20h50.

UNE SÉRIE PRÉMONITOIRE ?

Le populisme engendrera-t-il un "nouveau monde" peuplé de politiciens ignares, de crashes économiques et des guerres nucléaires ? À travers la vie d'une famille de Manchester, cette remarquable série de la BBC imagine l'histoire du monde de 2024 à 2039. Un récit de politique-fiction apocalyptique, mais si possiblement réel qu'il fait froid dans le dos. À chacun de prendre ses responsabilités pour que le futur du monde échappe à cette prédiction...

Years and Years, sur www.audio.be jusqu'au 05/07/2021



MONDES VIRTUELS.
Ils marquent inévitablement les esprits des joueurs.

Les jeux en ligne ne servent pas seulement à divertir. Ils inculquent à leurs joueurs des valeurs. Suggèrent des manières de se comporter et réagir. Forgent des façons de voir le monde. C'est patent pour les jeux violents. Pour d'autres, cela peut être plus subtil...

du Commerce international qui organise le marché mondial. S'y retrouvent *pour de vrai* tous les bâtisseurs de villes en quête des produits qui leur manquent, ou pour vendre. Ils pourront aussi exporter directement par bateau, avion, camion... Plus ils réussiront à satisfaire de commandes, plus ils recevront de "clés" permettant de faire encore grandir la cité...

VISION DU MONDE

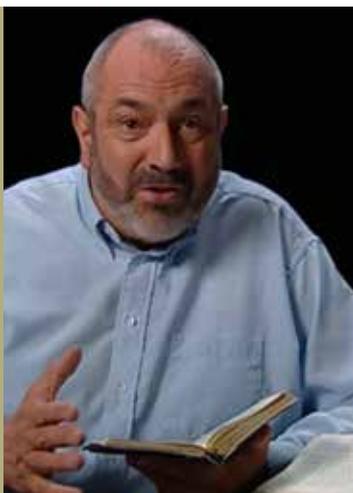
Objectif final : se développer toujours plus, en ajoutant à la métropole d'autres contrées, à l'air de colonies modernes, dépendant de la ville-mère tout en ayant leur propre économie. Plus on sera grand, plus croître coûtera plus cher, et demandera de mobiliser davantage de ressources. De quoi, si on s'y prend mal, faire tourner l'aventure au cauchemar. On se met alors à élaborer des scénarios, à bâtir des hypothèses, qui apprennent à réfléchir et soupeser les enjeux d'une décision... Sauf que tout cela se déroule dans un cadre pré-

défini qu'aucun "maire" ne peut altérer. Même si une des "colonies" de la ville est plutôt de type écolo, les règles du jeu sont celles de l'économie mondialisée, fondée sur la croissance permanente et le négoce planétaire (d'où l'importance du Siège du commerce international où les participants échangent *vraiment* en temps réel).

Le modèle de ville promu ici est celui de la mégalopole qui ne croît le plus aisément qu'en se gonflant de buildings toujours plus immenses, hébergeant chacun des milliers de personnes sur une toute petite superficie urbaine. Les autres formules d'habitat proposées sont bien moins bénéfiques. Même faux choix pour la mobilité : elle est essentiellement automobile. Il y a bien possibilité de créer des gares routières (...ou des hangars à dirigeables et des parcs à montgolfières), mais ces équipements ne peuvent rivaliser avec l'auto. Idem pour l'énergie ou des déchets. Certes, on peut remplacer les centrales classiques par de petites éoliennes,

mais elles n'alimenteront que des populations très réduites. Et les grandes centrales solaires coûtent un pont. Tout comme le passage de la décharge au recyclage des déchets ou l'épuration des eaux usées. Pour gérer sans se ruiner, une seule formule : se préoccuper le moins possible de l'avenir de la planète.

Bien sûr, tout cela n'est qu'un jeu. Mais, comme il s'organise avec une réelle temporalité, y prendre part demande d'y participer tous les jours. On se nourrit donc inconsciemment de ses mécanismes et de ses logiques. Et ce jeu étant lui-même un commerce, tout est fait pour que son accès, présenté comme gratuit, soit court-circuité par des achats en *vrais* euros de biens ou d'argent liés au jeu. En payant, on peut alors tout se permettre, ou presque. L'argent permet ainsi de sublimer les règles. Beau message. Avoir un œil critique tout en se divertissant s'impose donc. Mais est-ce possible quand le jeu devient si envahissant ? ■



AUTOPSIE D'UN DÉBUT

En 2003, Jérôme Prier et Gérard Mordillat, auteurs des fameux documentaires *Corpus Christi* (1997), réalisaient une série d'enquêtes sur les débuts de la religion chrétienne : *L'origine du christianisme*. En dix épisodes de cinquante minutes, les auteurs y décortiquaient comment, suite à la mort de Jésus et à l'annonce de sa résurrection, une nouvelle

religion va pouvoir émerger. Pour cette analyse critique, ils avaient convoqué des spécialistes en archéologie, épigraphie, histoire des religions ou linguistique, et les avaient interrogés sur les épîtres de Paul et les Actes des apôtres. Un décapage original qui n'a pas pris une ride. Et qui est mis en ligne pour un long moment à disposition du public.

L'origine du christianisme, jusqu'à décembre 2022 sur www.arte.tv/fr/videos/RC-020461/l-origine-du-christianisme

INFO DE NUIT

La RTBF vient de supprimer son journal télévisé de fin de soirée : le mini-jt *Vews*, diffusé vers 22h30 sur La Deux (devenue Tipik il y a peu), est passé à la trappe. Pour s'informer le soir, il faut désormais se brancher sur LN24. De nombreux téléspectateurs l'ont déjà fait lors de l'invasion du Capitole par les fanatiques supporters de Donald Trump.

Les théâtres sans public

PRIVÉS DE LEUR RAISON D'ÊTRE

Jean BAUWIN

Cécile Van Snick termine sa dernière saison à la tête de l'Atelier Théâtre Jean Vilar, et sans doute la pire. Au gré des décisions gouvernementales, elle passe son temps à tricoter et détricoter un calendrier qui permettrait à un maximum de spectacles de pouvoir encore se jouer avant l'été. « Pour gérer les annulations et les reports, il faut apprendre à être serein, calme, avoir les pieds bien ancrés. On prend les problèmes au jour le jour et on tente de les résoudre. » Tous les secteurs d'activités ne sont pas impactés de la même façon. Le bureau des réservations est débordé de travail. Il doit gérer les reports et les remboursements. Il faut appeler chaque spectateur lorsqu'un spectacle est annulé. Les ressources humaines et la comptabilité ont un travail administratif supplémentaire. Les artistes sous contrat se retrouvent au chômage temporaire et le théâtre compense la différence de salaire. C'est beaucoup de paperasse.

FICHES PÉDAGOGIQUES

Le secteur de la communication, de son côté, tente de se réinventer. Il envoie des newsletters afin de garder le contact avec le public, propose des concours pour gagner des livres d'auteurs belges de théâtre. Il a aussi beaucoup travaillé sur des fiches pédago-

giques qui seront offertes aux écoles à partir de la saison prochaine. Elles expliquent concrètement ce qu'est un spectacle, une mise en scène, un décor, etc. Contrairement à d'autres salles qui proposent des captations de leurs spectacles, le Jean Vilar a préféré créer des textes d'auteurs belges d'aujourd'hui, sous une forme radiophonique. Le théâtre est un spectacle vivant, et sa retransmission télévisée ne parvient pas à en rendre pleinement la magie. Il faut trouver le bon canal et créer des formes qui lui sont adaptées. Pour le reste, les différentes équipes continuent à répéter ou à fabriquer des décors. Le directeur technique fait un planning pour que chaque technicien ait un peu de travail. Cela leur évite de rester chez eux et d'avoir le moral dans les chaussettes.

Tout en gérant cette fin de saison chaotique, Cécile Van Snick prépare aussi la prochaine. Ordinairement, celle-ci est déjà bouclée au mois de janvier, mais cette fois, c'est différent. La directrice laisse des trous, des marges, pour y placer des spectacles qui ne pourraient pas se jouer au printemps. En effet, la réouverture des théâtres n'est pas encore annoncée, et personne ne sait sous quelle jauge les salles pourront accueillir les spectateurs. Jusqu'à présent, toutes les créations ont pu être reportées, mais qu'en sera-t-il de celles programmées aux mois d'avril et de mai ?

PASSAGE DE TÉMOIN

Certaines tournées ont été annulées et c'est très dur à vivre pour les artistes. « Quand on est comédien, on n'existe pas quand on n'a plus foulé les planches depuis des mois, déplore la directrice. On a l'impression de se flétrir. Ce qui me désespère, c'est d'avoir perdu l'essence de mon métier : être dans les salles et voir le bonheur des spectateurs. Ça me manque de voir les acteurs embellis par le fait de jouer. Je suis triste de voir mes amis et collègues artistes souffrir de plus en plus. »

Cette prochaine saison, Cécile Van Snick la prépare en étroite concertation avec Emmanuel Dekoninck qui prendra sa succession en octobre prochain. « Dès qu'il a été nommé, nous avons travaillé ensemble. Quelques spectacles étaient déjà engagés, mais pour les autres, c'est lui qui a contacté les artistes avec lesquels il avait envie de travailler, et moi j'ai établi les contrats, les calendriers, etc. » Le passage de témoin se réalise en douceur, à l'instar de celui entre Armand Delcampe, le fondateur de l'institution, et elle-même il y a plus de vingt ans. Directrice adjointe du théâtre en 1999, elle en assure seule la fonction depuis 2008. Au début, Armand Delcampe gérait la dimension artistique et elle faisait tout le reste. « On travaillait ensemble, en bonne intelligence. On se complétait. Bien sûr, on s'engueulait parfois, mais j'ai tellement appris avec lui. La succession s'est faite dans la discrétion, peu m'importait d'être dans la lumière, du moment que le théâtre tournait. » Mais prendre la relève d'un personnage d'une telle carrière n'a pas été chose aisée. « Je me mettais moi-même la pression. Je suis une anxieuse et une perfectionniste, je suis rongée de questions. »

Toiles & Planches

UNE TÊTE DE L'ART

Alex Vizorek conclut dix années de tournées au Cirque Royal de Bruxelles avec un spectacle où il prend l'art comme prétexte à l'humour. Sans épargner rien ni personne, il se moque aussi bien de la famille royale que du président Macron, des artistes minimalistes de l'arte povera que des joueurs de timbales dans un orchestre. Derrière la moquerie se cache toujours une incitation à la réflexion.

Alex Vizorek est une dernière fois une œuvre d'art, à voir sur www.rtb.be/auvio

THÉÂTRE PITCHOUNS

Depuis fin janvier, la RTBF emmène les jeunes au théâtre et leur propose une dizaine de captations de spectacles. Des pièces qui abordent des thèmes contemporains, allant de la découverte de soi aux doutes sur l'identité, ou qui sont simplement des contes musicaux. Pour les 3 à +15 ans, selon les spectacles. Ces pièces complètent l'offre théâtrale en ligne que proposait déjà le service public. De quoi occuper les enfants pendant le congé de carnaval.

Théâtre pour le jeune public, sur Auvio (RTBF).

**DERNIÈRE SAISON.**

« On a besoin du spectacle vivant pour notre santé mentale. »

Quand elle fabrique une saison, Cécile Van Snick veille à trouver un équilibre entre les pièces plus légères et celles qui abordent des sujets de société ou plus émotionnels. Il faut aussi faire des concessions avec les partenaires qui exigent du théâtre certaines missions, assurer un certain nombre de créations tout en restant dans une enveloppe financière cohérente et gérer les exigences d'artistes qu'il convient parfois

d'adoucir. Le métier est complexe. Il consiste également à lire des pièces, aller voir des spectacles, savoir compter et pouvoir mener une équipe au niveau des ressources humaines.

BON POUR LE MORAL

Et, en plus de tout cela, Cécile Van Snick joue et met en scène. « Jouer, c'est ma récréation. Ça me nourrit et

Cécile Van Snick, directrice du théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve, balance entre résignation, indignation et angoisse. Elle espère encore sauver les créations de cette année.

me permet de supporter tout le reste. Quand je joue, j'oublie tout. Lorsque j'ai fait partie d'une grande équipe comme celle des Femmes savantes, je n'avais pas ma casquette de directrice, j'étais une comédienne parmi les autres. Cela me permettait d'avoir des rapports sympathiques et chaleureux avec tous les membres de l'équipe. C'est important d'être sur un plateau, de sentir le rapport au public et de connaître l'équipe technique qu'on ne rencontre pas souvent si on ne joue pas. »

Durant ces derniers mois, elle a dû aussi gérer les travaux de la grande salle du Vilar. Il ne s'agit pas d'une simple rénovation, mais une vraie récréation. Le rez-de-chaussée sera entièrement vitré, accueillera le bureau des réservations et un grand espace pour le bar et les rencontres avec les artistes. Les étages seront occupés par les services administratifs qui, pour la première fois, se verront regroupés en un même lieu. La salle, elle, se trouvera en sous-sol. Si la directrice prétend avec humour qu'elle est arrivée à sa « date de péremption », elle cède à son successeur un théâtre vigoureux, prêt à transmettre aux spectateurs des émotions, du rire, de la légèreté et du plaisir. ■

**PRESQUE COMME LES AUTRES**

À presque trente ans, on attend d'une femme tout et n'importe quoi. Or, Leyla n'a pas de mari, pas d'enfant, pas de vraie carrière, et est donc étiquetée dans son milieu "Meskina", ce qui, en arabe, veut dire "perdante" ou "pauvre chose". Évoluant dans un univers hollando-flamand pas tout à fait identique au monde francophone, et

inondée de conseils prodigués par sa famille et ses amis, elle essaie d'entendre sa propre voix et de découvrir qui elle est, ce qu'elle veut et ce qui la rendrait réellement heureuse. Un conte de fée moderne, désabusé mais cocasse et proche de la vie de tous les jours.

Meskina, de la néerlandaise-bosniaque Daria Bukvić, en salles fin février. V.O. néerlandaise, sous-titrée.

DEUX GRANDES VOIX

Dans une ambiance intimiste et envoûtante, voici ressuscitée Nina Simone. Cette odyssée musicale, pour deux chanteuses et un pianiste, interroge également la filiation, l'amour, le racisme et la maladie. Un vrai moment de grâce.

NinaLisa, par Thomas Prédour, avec Isnelle da Silveira et Dyna B., sur www.rtf.be/auvio

Roy Lichtenstein à Mons

UN INVENTEUR D'IMAGES

CYCLES THÉMATIQUES

José Gérard

Il est très largement connu pour ses agrandissements de cases de *comics* ou BD américaines populaires, aux espaces nettement délimités par des cernes noirs et aux surfaces colorées d'aplats de teintes pures et uniformes ou agrémentées de points de trame ou points Ben-Day. Dans certains cas, on voit aussi un phylactère contenant une onomatopée : « *pow !* », « *crak !* » ou « *baratatata !* », ou un message simple, du genre « *Sweet dreams, baby* », adressé au personnage qui vient de recevoir un coup de poing violent. Roy Lichtenstein (1923-1997), artiste pop américain, a les honneurs d'une belle rétrospective à Mons, qui invite à découvrir les multiples aspects de son œuvre.

ART ET SOCIÉTÉ

Le pop art, dont Lichtenstein est un représentant majeur, a tenu le devant de la scène durant les années soixante et au-delà. La première caractéristique des artistes de ce courant international est de s'inspirer des objets et représentations de la culture populaire. On connaît les Marilyn et les boîtes de soupe Campbell's d'Andy Warhol.

À une époque où les artistes voulaient s'affranchir des carcans du passé et où il était de bon ton d'affirmer que tout était susceptible d'être un objet d'art, Roy Lichtenstein s'est d'abord tourné vers les images de deux secteurs snobés par le milieu artistique, la pub et la BD, pourtant essentielles dans la culture populaire.

Le pop art questionne aussi la société ambiante. Ainsi, lorsque Lichtenstein utilise les clichés publicitaires de la ménagère américaine comblée par les produits de consommation ou de la femme énamourée des *comics*, il ne se limite pas à un travail graphique, il renvoie un reflet critique qui interroge les rôles stéréotypés dans lesquels la culture ambiante enferme les gens.

Les artistes pop s'inscrivent également en réaction contre l'expressionnisme abstrait, représenté entre autres par Jackson Pollock, qui régnait alors en maître. Au contraire des expressionnistes, dont les toiles veulent exprimer par le geste pictural émotions ou inconscient, Roy Lichtenstein s'efforce de se cacher derrière son œuvre. « *Je veux que mon tableau ait l'air d'avoir été programmé. Je veux cacher la trace de ma main.* »

Lichtenstein a travaillé par thèmes et l'exposition montoise invite à feuilleter ces différents chapitres. Le premier donne à découvrir des gravures qui évoquent les civilisations amérindiennes, un peu comme les peintres européens se sont renouvelés en s'inspirant de l'art africain ou des estampes japonaises plus tôt dans l'histoire. Viennent ensuite les objets de la vie quotidienne, avec un hot-dog, une cafetière, des natures mortes... Les intérieurs donnent à voir des salons dessinés à la manière de vignettes de BD, sans aucune profondeur. La série des *comics* propose sans doute ce que le public connaît le mieux : des détails de bandes dessinées, dont les récits supposés évoquent souvent la violence ou la guerre. Quant à la figure féminine, elle est généralement un peu mièvre ou énamourée, à l'image des publicités des années soixante et septante.

Quelques abstractions viennent aussi déjouer l'image un peu trop homogène que l'on se fait de Lichtenstein. Si le geste pictural était essentiel pour l'expressionnisme abstrait, le maître du pop art se le réapproprie, mais à sa manière très mécanique et dénuée d'émotion. Dans ses copies de maîtres du XX^e siècle, on sera surpris de découvrir les cathédrales de Rouen de Monet reprises avec des points de trame, des Picasso colorés par des hachures ou des nymphéas traités avec aplats et petits points. En fin de parcours, quelques paysages montrent des couchers de soleil ou des étendues marines.

*Portées
&
Accroches*

FAIRE LA LESSIVE

Anodin de faire la lessive ? Aujourd'hui, il suffit d'appuyer sur un bouton. Mais hier, c'était comment ? Cette réalité omniprésente dans le quotidien de chacun est représentative des évolutions techniques, culturelles, sociales et économiques de notre société. La Fonderie, musée bruxellois des industries et du travail, présente une exposition interactive et didactique donnant à saisir le fonctionnement des machines ainsi que la pénibilité du travail.

Derrière le hublot → 06/06/2021 La Fonderie, rue Ransfort 27 à 1080 Bruxelles. ☎02.410.99.50
🌐 www.lafonderie.be/

FEMMES, ARTISTES, LUSITANIENNES...

L'image des femmes portugaises est peuplée de stéréotypes bien éloignés de ce qu'elles vivent et ont vraiment vécu, surtout si elles appartiennent au monde artistique. Cette exposition dévoile tous les aspects de la vie de ces artistes féminines, qu'ils soient professionnel, politique, domestique ou affectif, de 1900 à aujourd'hui. Un monde à découvrir, à commencer par leurs noms...

All I want, du 26/02 au 23/05, Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, rue Ravenstein 23. 🌐 www.bozar.be/fr/activities/168568-all-i-want



Le BAM propose une rétrospective de l'œuvre de cet artiste américain au départ de ses thématiques favorites et des multiples techniques et matériaux utilisés.

POP-ART.
Inspiré par des objets et représentations de la culture populaire.

EXPÉRIMENTATIONS

Outre le vaste panorama de l'œuvre qu'elle propose, l'exposition du BAM offre un regard tout à fait intéressant sur les recherches techniques incessantes que l'artiste a poursuivies tout au long de sa vie. Si l'essentiel des œuvres accrochées aux cimaises sont des gravures ou sérigraphies, on peut aussi admirer des tapisseries, des plaques émaillées, de la céramique, des sculptures. Pas mal d'œuvres sont de techniques mixtes. C'est ainsi que l'on peut lire dans le descriptif de « *Reflections on Hair* », de 1990 : « *Lithographie, sérigraphie, gravure sur bois et collage PVC métallisé avec gaufrage sur papier Somerset moulé.* » Lichtenstein a aussi utilisé, par exemple, le film Rowlux, en particulier pour ses représentations de ciels ou de marines, parce que cette

matière offre des reflets changeants en fonction de la position du regardeur, comme dans la réalité.

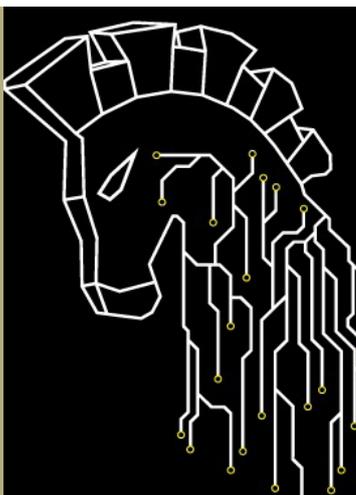
Il était aussi passionné par la question de la reproductibilité des œuvres. D'une part, il part le plus souvent d'images découpées dans les magazines ou les BD à partir desquelles il réalise un dessin préparatoire au crayon, qu'il retravaille plusieurs fois pour le simplifier et trouver la meilleure composition. Il le reproduit ensuite sur un plus grand format et fait des recherches chromatiques. Il applique ensuite la peinture en s'aidant de caches, trames et de papier collant, n'hésitant pas à retourner le panneau pour se concentrer sur la précision du geste technique. Un très long processus. Mais il voulait aussi trouver de nouvelles méthodes pour multiplier ses reproductions. Une des salles met en scène ses recherches en matière

de gravure, avec la lithographie, la sérigraphie, la gravure sur bois et la taille douce. On y voit les presses, les outils de taille, ainsi que des capsules vidéo expliquant la manière de procéder de manière très didactique.

L'exposition montre clairement que Lichtenstein ne s'est pas limité à peindre des toiles à l'acrylique, mais a utilisé bien d'autres techniques, et qu'il en a d'ailleurs inventées, utilisant beaucoup de matériaux différents pour atteindre l'effet désiré. L'enseignement le plus marquant est pourtant sans doute que ses productions, qui donnent l'impression d'avoir été créées par une machine, sont en fait le résultat de multiples étapes et de manipulations minutieuses. ■

Roy Lichtenstein. Visions multiples
→ 18/04 au BAM (Mons)

▣ www.bam.mons.be



UN MONDE DE FAUX

Les fake news sont devenues une évidence, et Donald Trump en est le pape. Mais les faux et la tromperie ne sont pas nés avec les réseaux sociaux. L'histoire regorge de faux-semblants de toutes natures. Aussi cette expo invite-t-elle à un voyage dans le temps à la découverte des fraudes et des contrefaçons. En partant du cheval de Troie, en passant par des témoi-

gnages fallacieux du passé, en évoquant le rôle joué par des faux et des contrefaçons dans la formation des identités ethniques et nationales aux XVIII^e et XIX^e siècles et en s'arrêtant sur les faux artistiques, conçus pour le profit. Le tout pour arriver à l'ère de la post-vérité, c'est-à-dire celle de ce siècle-ci.

Fake or real, Maison de l'histoire européenne, bâtiment Eastman, Parc Léopold (Bruxelles) → octobre 2021. En temps de covid, ve-di 10-18h sur réservation.

▣ historia-europa.ep.eu/fr/fake-real

PAYSAGES, PORTRAITS

En 2019, le musée Charlier a acquis quatre dessins du peintre belge Émile Wauters (1846-1933). L'exposition les présente avec d'autres œuvres de l'artiste, dont de nombreuses esquisses et études originales, ainsi que des paysages italiens et des portraits de femmes, légués au musée lors de son décès.

Musée Charlier → 31/08 avenue des Arts 16, 1210 Bruxelles

▣ www.charliermuseum.be

Comment trouver sa place ?

EXPLORER TOUTES LES LISIÈRES

Christian MERVILLE



Un livre majeur au titre curieux, *La Confiture de morts*, a été couronné par le prix Rossel 2020. L'occasion de découvrir l'univers romanesque de Catherine Barreau, une auteure qui mène son lecteur hors de ses frontières.

« **J**e suis une débutante tardive, déclare amusée Catherine Barreau. *Ma joie est aujourd'hui d'autant plus grande que je n'attendais plus rien. Je croyais que mon roman allait vivre tranquillement, dans l'ombre, sa petite vie de roman.* » Si le prix Rossel, décerné chaque année à un ou une écrivain-e belge, la réjouit, il va aussi combler de bonheur un plus grand nombre de lecteurs qui vont découvrir cet ouvrage grâce à ce coup de projecteur bien mérité.

La Confiture de morts est un de ces livres qui demeurent en tête bien longtemps après l'avoir refermé. Dès la première page, l'intrigue est nouée, les personnages sont présents et attachants. Vera est une jeune fille au caractère trempé et entier, en perpétuel conflit de loyauté avec elle-même. Elle préfère ne pas avoir à choisir le meilleur poète dans une anthologie. Elle échange avec des SDF plutôt que de jouer à la bienfaitrice. Elle agit toujours en allant au bout de sa détermination, fidèle à ce qu'elle croit être. Elle vit avec son père

qui s'absente chaque week-end pour un hameau au nom mystérieux - Mortepire - d'où il lui ramène de "la confiture de morts". Une marmelade réalisée avec divers fruits provenant d'un verger attendant au cimetière tout proche. Très vite, on apprend qu'ils sont liés d'une manière assez vague par de nombreux souvenirs, par des déchirures, une promesse dont Vera tente de se soustraire, un carnet secret feuilleté par hasard.

DES LIEUX D'APPARTENANCE

Et voilà le lecteur embarqué dans des lieux incarnés, à la lisière des entre-deux qui oppresse comme des couches de schistes, au cœur du mystère de toute vie. « *Mon imagination travaille beaucoup et j'ai besoin pour écrire d'un solide ancrage sensoriel, confie la romancière. D'ailleurs, ce qui m'importe, plus que le lieu, c'est la présence à ce lieu.* » Ces lieux, sont autant de personnages, que ce soit la ville de Namur qu'on arpente d'un regard neuf ou la Gaume et sa « *frontière de vent* » avec l'Ardenne.

À chaque fois, des images surgissent, des sensations naissent, des odeurs montent au nez. « *Au-delà de la quête d'un lieu, c'est un roman sur l'appartenance. Appartenance à une famille, à un groupe, à un pays, à une culture. Il est important de s'y ancrer. Mais si cette situation ferme une frontière et qu'elle dit à l'autre : "Toi, tu ne peux pas en être", arrive le moment où ce côté excluant peut devenir très violent. Il est important de structurer, d'établir des différences, mais pas de cloisonner. Il est alors nécessaire d'ouvrir et d'explorer.* »

QUÊTE DE SOI

L'histoire de Vera se révèle au fil des pages racontée sous forme de cercles, de retours en arrière qui font progresser l'intense récit de cette quête de soi. Il faut attendre les dernières pages pour découvrir comment elle finit « *par trouver sa place entre la folie et la raison, entre la loyauté et la trahison, entre la vie et la mort, le corps et l'âme* ». Peut-être parce qu'elle a découvert « *la liberté qui est cette clé qui ouvre et qui ne ferme pas* » ?

La confiture de morts est aussi un hommage à la littérature. Son héroïne est une lectrice boulimique qui s'accroche aux livres comme à des bouées. Elle les dévore et donne sans doute la clé de sa quête lorsqu'elle cite les mots de Faulkner : « *J'ai entendu un écho, mais pas le coup de feu.* » Ce roman offre un récit de vie qui tente de comprendre ce que peut être ce « *coup de feu* » originel dont l'écho résonne profondément durant toute une vie. Et arriver au constat que l'« *on n'est pas ce qu'on croit être. Il faut vivre longtemps sa propre compagnie pour s'accorder la paix.* » Une paix intérieure qui ouvre à la vie. ■

Catherine BARREAU *La confiture de morts*, Neufchâteau, Weyrich, 2020. Prix : 20,40€. Via *L'appel* : - 5% = 19,38€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port :

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



LA FRANCE D'EN BAS

Ex-ouvrier fier de l'avoir été, mais mutique et violent, reconverti en gardien anonyme d'un supermarché, il adhère aux gilets jaunes. Infirmière en soins palliatifs dans un hôpital, sa femme s'épuise avec un cœur gros comme ça. Pas de grande perspective pour les gens de cette France-là. Un fils légèrement autiste, incompris du père et souffre-douleur des autres à l'école. L'adolescent rencontre l'amour d'une belle fille d'émigrés, elle aussi en butte à sa famille. Grégoire Delacourt a l'art de ressentir l'époque et de traduire de manière sensible le mal-être et les espoirs de ceux qui ne sont pas gâtés par la vie. (G.H.)

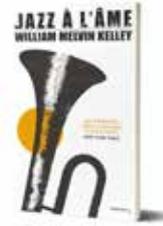
Grégoire DELACOURT, *Un jour viendra couleur d'orange*, Paris, Grasset, 2020. Prix : 20,40€. Via *L'appel* : - 5% = 19,38€.



L'ODYSSÉE DE MAGELLAN

Nouvelle traduction de la biographie du célèbre navigateur portugais écrite par Stefan Zweig en 1938, cinq cents ans après sa découverte de la "route des épices" au profit de Charles Quint et de la chrétienté, suivant la répartition papale des terres découvertes par le Portugal et l'Espagne. L'écrivain autrichien raconte l'odyssée d'un homme de fer, patient et plus tolérant que d'autres conquérants. Mais qui, mort dans des circonstances mystérieuses aux Philippines, ne sera pas récompensé, si ce n'est par son nom donné à un détroit entre l'Europe et l'Orient, devenu superflu depuis la création en 1913 du canal de Panama. (J.B.)

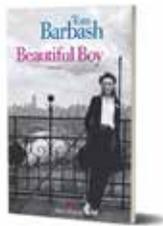
Stefan ZWEIG, *Magellan*, Paris, Robert Laffont, 2020. Prix : 19,85€. Via *L'appel* : - 5% = 18,86€.



VIE DE JAZZMAN

Le héros de ce roman américain écrit en 1965, mais seulement traduit en français, est un jeune noir aveugle abandonné par son père à l'âge de cinq ans dans une institution pour non-voyants. S'il y connaît les brimades, il a aussi la chance d'apprendre la musique. Et à seize ans, le voici quasi vendu à un orchestre de jazz. On le suit dans l'ambiance des clubs de jazz, sur fond de ségrégation raciale "ordinaire". Il rencontre le succès, mais aussi des difficultés relationnelles avec ses compagnes et avec les personnes à la peau blanche. Un récit qui plaira même à ceux qui ne sont pas fans de musique, car le parcours humain est attachant. (J.G.)

William Melvin KELLEY, *Jazz à l'âme*, Paris, Delcourt, 2020. Prix : 21,40€. Via *L'appel* : - 5% = 20,33€.



DAKOTA BUILDING

De retour d'une mission humanitaire en Afrique, Anton Winter rentre en 1980 au Dakota building, à New York. Il y retrouve ses parents, surtout son père, animateur vedette de la télévision qui se relève d'une dépression nerveuse et compte sur lui pour retrouver l'antenne. Dans cet immeuble, se croisent Mick Jagger, Gore Vidal, Lauren Bacall, Ted Kennedy, ainsi que Yoko Ono et John Lennon dont on lira l'assassinat en direct. *Beautiful Boy*, titre d'une chanson de l'ex-Beatles, est une balade dans le showbiz américain de ces années-là et multiplie les répliques de films cultes. Autant de clins d'œil à une époque révolue, mais mythique. (M.L.)

Tom BARBASH, *Beautiful Boy*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 23,95€. Via *L'appel* : - 5% = 22,76€.



LE TOQUÉ ATYPIQUE

Il avait tout pour tomber dans la délinquance et gâcher sa vie, lui, le gars des quartiers pauvres et des banlieues, si vite déscolarisé. Aujourd'hui, Thierry Marx est un chef reconnu, habitué aux étoiles des guides gastronomiques. Sa réussite, il la doit au sport, à sa volonté de se battre et... à la méditation, qui tient une grande place dans sa vie. Mais aussi à son constant engagement pour les causes sociales, la formation des jeunes défavorisés, et l'écologie. Ce personnage-là est vraiment atypique, généreux et optimiste. Ce récit de sa vie, clôturé en pleine covid, redonne foi dans l'homme. Et dans les hommes. (F.A.)

Thierry MARX, *Celui qui ne combat pas a déjà perdu*, Paris, Flammarion, 2020. Prix : 16,90€. Via *L'appel* : - 5% = 16,06€.



MALADE, PAS MALHEUREUX

Hugo a douze ans à peine lorsqu'on lui diagnostique une tumeur au cerveau. La maladie est malheureusement incurable. Ses parents se jettent alors dans une course contre la montre pour trouver les meilleurs médecins et traitements, et offrir à leur fils la plus belle vie possible. Au cœur de l'épreuve, Hugo semble le plus serein : « *Je suis peut-être malade, mais je ne suis pas malheureux. Ce qui est grave, c'est qu'il y a des enfants malheureux.* » Son papa, astrophysicien, raconte les derniers mois de son petit garçon et comment il s'est laissé transformé par la force d'âme de son petit bout. (J.Ba.)

André FÜZZA, *À chaque battement de nos cœurs vaillants*, Neufchâteau, Weyrich, 2020. Prix : 15€. Via *L'appel* : - 5% = 14,25€.

Notebook

En raison de la covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.

Conférences

BRUXELLES. *RivEspérance « Transition ».* Avec Olivier De Schutter, professeur de droit international à l'UCLouvain, Rodolphe Dulait, ancien président de l'ASBL Jeugd Parlement Jeunesse, Vincent Wattalet, formateur en écopsychologie et expert des réseaux de

transition en Belgique francophone, Nicolas Van Nuffe, président de la Coalition climat et responsable du département Plaidoyer au CNCD-11.11.11, le 17/03 à 20h au collège Saint-Michel, boulevard Saint-Michel 24.

☎02.899.91.22

✉info@rivesperance.be

CHARLEROI. *Lutte contre la pauvreté. Midi Vivre Ensemble : profiter de l'heure de midi pour se rencontrer et débattre virtuellement.*

Organisé par Vivre Ensemble Hainaut, le 09/02 de 12h à 13h30. Un lien de connexion sera envoyé aux personnes inscrites.

✉charleroi@entraide.be

LIÈGE. *Mieux se connaître grâce aux neurosciences.*

Avec Albert Moukheiber, docteur en neurosciences cognitives, le 04/02 à 20h15, dans le cadre des Grandes Conférences liégeoises, salle de l'Europe du Palais des Congrès, Esplanade de l'Europe. ☎04.221.93.74

✉Nadia.delhaye@gclg.be

Formations

BRUXELLES. *Formation à l'écoute approfondissement : la colère.* Le 06/02 de 9h30 à 12h30, Pastorale de la Santé, rue de la Linière 14, 1060 Bruxelles. ☎02.533.29.55

✉formations.visiteurs@ca-tho-bruxelles.be

EN LIGNE. *Formations multiples et outils d'apprentissage.* Revues

à lire ou à télécharger, outils d'animation et de réflexion pour groupes, vidéos, podcasts et autres ressources mises en ligne par l'Église de Bruxelles

☎02.533.29.21

✉grandirdanslafoi@catho-bruxelles.be

vétérateur (1818-1892). Avec Claudine Schloss, conservatrice à la Ville de Liège, organisée par la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège le 10/02 à 17h15, Espace Prémontrés, rue des Prémontrés 40.

☎04.230.31.67

✉archives.eveche@evechedeliege.be

TOURNAI. *Quelle espérance en ce temps de crise ?* Avec l'abbé Paul Scolas et des intervenants représentatifs de la crise actuelle, le 13/03 de 9h à 13h. Cette formation est organisée en distanciel sur internet. Un lien de connexion sera envoyé à toute personne inscrite.

✉stanislas.deprez@evechetournai.be

Retraites

BRUXELLES. *Matinée de ressourcement OASIS.* Avec Jean-Yves Grenet, Tommy Scholtes ou Philippe Wargnies, le 27/02 de 9h10 à 11h30, chapelle Notre-Dame des Apôtres, église Saint-Jean Berchmans, collège Saint-Michel, boulevard Saint-Michel 24, 1040 Bruxelles. ☎02.739.33.21 ✉tommy.scholtes@tommyscholtes.be

BRUXELLES. *Session de préparation au mariage.* Avec André Vander Straeten et Sandra Desmet, responsables Couples et Familles, les 20 et 21/02, Pastorale des Couples et Familles, rue de la Linière 14, 1060 Bruxelles.

☎02.739.33.21

✉pcf@catho-bruxelles.be

FLEURUS (SOLEILMONT). *Week-end monastique : vivre avec la communauté.* Du 12/02 à 18h au 14/02 à 18h, à l'abbaye de Soleilmont, avenue Gilbert 150.

☎071.38.02.09

✉accueil@proximus.be

WÉPION. *Se nourrir de silence et de paroles : jeûner intégralement en solidarité avec les jeunes durant 5 jours...* Du 15 à 18h15 au 21/02 à 9h, Centre spirituel de la Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.11

✉secretariat@lapairelle.be

Et encore ...

BRUXELLES (LAEKEN). *Jardins du Fleuriste du Stuyvenberg : visite didactique.* Ouverture tous les jours de 8h à 17h, rue Jean Sobieski. ☎02.775.75.75

tage de réflexions. Les 10/02 et 03/03 de 20h20 à 22h, rue Joseph Stallaert 8, 1050 Bruxelles.

✉pepitesdumercredi@gmail.com

BRUXELLES. *Les pépites du mercredi : prière, lecture et par-*

ESTINNES. Deux ouvertures hivernales inédites du Chasha et de l'abbaye de Bonne-Espérance. Les 21/02 et 21/03 de 14h30

à 17h30, Abbaye de Bonne-Espérance, rue Grégoire Jurion 22.

☎0470.10.24.68

✉info@chasha.be

Fusch 3.

☎0496.71.44.98

LIÈGE. *Soirée : Prier L'Évangile.* Tous les 10 du mois de 20h à 21h30, Espace Loyola-Collège Saint-Servais, rue Saint-Gilles 102-104. ☎0478.57.61.52

✉philippemarbaix@laviale.be

Messagerie

LA MESSE, BIEN DE CONSOMMATION ?

(...) Dans un décret signé le 16 décembre, la Congrégation pour le culte divin permet aux prêtres de présider jusqu'à quatre célébrations les 25 décembre, 1er et 6 janvier. Et voilà que dans certaines paroisses – et pas qu'en France! – on organise des

multiplications non pas des pains, mais... des messes ! (...) « L'Eucharistie, est source et sommet de la vie ecclésiale » pour reprendre les mots du Catéchisme de l'Église catholique. Pourquoi diable (!) des pétitionnaires, suivis par des déclarations d'évêques, prennent-ils comme point de comparaison, lors de revendications pour la reprise des célébrations, les dispositions

appliquées au monde de la consommation ? N'eut-il pas été plus prophétique de répondre au Gouvernement: « Nous ne voulons pas de votre cadeau (empoisonné) de limitation à quinze personnes, mais préférons continuer les règles de confinement. Par solidarité avec les professionnels de la santé qui continuent à être sur les rotules. Avec le monde de la culture toujours

aussi confiné, et qui participe aussi à sa manière à l'élévation de l'âme. Avec le monde de l'Horeca, qui lui aussi, est privé de permettre des fêtes. » Au lieu de quoi, nous voici réduits à multiplier des messes ! Quelle dérive !... Non : quel délire !

Christian WIJNANTS, prêtre.

Stannah

Dis Papy, tu me prêtes ton fauteuil magique ?

PERMANENCE
24/7

NOUVEAU !



Des ascenseurs domestiques compacts qui s'intègrent sans cage dans n'importe quel édifice. Existents aussi pour handicapés moteurs.

- ✓ Stannah est le leader mondial dans le domaine des monte-escaliers.
- ✓ Une solution pour chaque escalier à un prix abordable.
- ✓ Avec garantie omnium à vie si vous le souhaitez.
- ✓ Large gamme de monte-escaliers d'occasion récents avec traçabilité.

**APPELEZ
GRATUITEMENT
VOTRE CONSEILLER AU
0800 54 299**

Appelez-nous ou demandez le dossier d'information complet sur www.stannah.be, en envoyant un courriel à info@stannah.be, ou par courrier :



Oui, je souhaite recevoir le dossier d'information complet

Merci de renvoyer le coupon dûment rempli à : **Stannah - Poverstraat 208 - 1731 Relegem**

Nom Mme/M. : Code postal/Commune :

Tél. : Adresse courriel :

DÉCOUVREZ L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde